

La rubrique

DES PATRIMOINES *de Savoie*



Conseil départemental de la Savoie

Conservation départementale du Patrimoine
Hôtel du département, CS 31802
73018 Chambéry CEDEX
Tél. (00-33-4) 04 79 70 63 60
E-mail cdp@savoie.fr



Musée de l'ours des cavernes, Entremont-le-Vieux, au premier plan la sculpture « L'Ours » de Thierry Martenon.
© P. Gombert

Directeur de la publication

HERVÉ GAYMARD

Rédacteur en chef

PHILIPPE RAFFAELLI

Direction des Archives, du Patrimoine et des Musées

FLORENCE BEAUME, directrice

Conservation départementale du patrimoine de la Savoie

PHILIPPE RAFFAELLI, conservateur en chef du patrimoine
CLÉMENT MANI, attaché de conservation du patrimoine, adjoint au chef de service
SOPHIE CARETTE, assistante principale de conservation du patrimoine
VINCIANE GONNET-NÉEL, assistante principale de conservation du patrimoine
ALICE VERNONIS, assistante de conservation du patrimoine, chargée des bases de données et du Réseau des musées et maisons thématiques de Savoie
ODILE GABORIAU, rédacteur principal
LAURENCE CONIL, rédacteur
VALÉRIE BRÉBANT, secrétaire
MARIE-ANGÈLE GUILLIEN, chef d'équipe accueil et médiation
CLARA BÉRELLE, chargée de mission Inventaire du patrimoine
JÉRÔME DURAND, chargé de mission, projets européens, patrimoine historique et collections départementales

Crédit photographique

L. Perron / Musée de l'Ours des cavernes, CDP 73 (page 3)
É. Thirault, V. Lafont, T. Avinenc (pages 4 & 5)
C. Bérelle / CDP 73, ARC-Nucléart,
L. de Cargouët / Inrap (pages 6 & 7)
Archives départementales de la Savoie, P. Bougouin (pages 8 & 9)
Archives départementales de la Haute-Savoie et auteurs anonymes (pages 10 & 11)
Archives municipales d'Annecy (pages 12 & 13)
L. D'Agostino, É. Chauvin-Desfleurs (pages 14 à 17)
G. Pion, Musée Savoisien / S. Paul, D. Vedelago et B. Peyronnet / Gédéon Programmes, Ateliers Adeline Rispal (pages 18 à 21)
Notre Histoire – musée de Rumilly, A. Bordenave (pages 22 & 23)
Musée Faure, Aix-les-Bains, AC Aix les Bains, F. Fouger, H design studio (pages 24 & 25)
Association Mémoire de Entremonts, tous droits réservés (pages 26 et 27)
Coll. Bessans Jadis et Aujourd'hui, Musée savoisien / fons P. Dufournet (pages 28 à 31)
Fondation Facim, Drone de regard (pages 32 & 33)
C. Batho, M.-A. Batho (page 34)

Création graphique de la maquette Emmanuelle Mellier

Exécution et mise en page Fanette Mellier et Marion Pannier



LE DÉPARTEMENT

La rubrique des patrimoines de Savoie est téléchargeable sur patrimoines.savoie.fr

Dépôt légal
3^e trimestre 2022
Tirage 2800 exemplaires
ISSN 1288-1635

À l'aube d'un été succédant à un printemps déjà très chaud, qui va voir se poursuivre la fonte accélérée de nos glaciers alpins, la place accordée dans ce numéro de *La rubrique des patrimoines de Savoie* à l'archéologie glaciaire était presque une évidence. Déjà abordé dans notre revue, ce sujet est surtout remis à l'honneur par les résultats tout récemment obtenus d'analyses scientifiques, réalisées par le laboratoire Arc-Nucléart, de la statue du Colerin. Cet objet mystérieux, mis au jour à Bessans en 2003, à plus de 3000 mètres d'altitude, a suscité bien des hypothèses et des conjectures : divinité gallo-romaine, voire celtique ? Plus probablement saint médiéval ? Figure tutélaire encore plus récente ? Les études diligentées par la Conservation départementale du patrimoine de Savoie nous apportent une réponse : cette statue de bois est datable du I^{er} ou du II^e siècle de notre ère. Ce qui renforce encore, s'il en était besoin, le caractère exceptionnel de cette découverte. Bien d'autres objets, des plus modestes fragments aux plus spectaculaires artefacts, telle cette statue, vont émerger de leur gangue de glace dans les mois, les années et les décennies qui viennent. La mobilisation de tous, scientifiques et gestionnaires des espaces alpins comme randonneurs et alpinistes, est essentielle pour collecter au fur et à mesure, signaler, sauvegarder et étudier ces vestiges éminemment fragiles, que la fonte expose à une disparition rapide du fait de leurs matériaux organiques périssables. L'exposition *Vestiges des cimes*, présentée jusqu'en octobre au Musée-Château d'Annecy offre à chacun l'occasion d'en apprendre davantage sur l'histoire des glaciers alpins, le réchauffement climatique et l'urgence archéologique qui en résulte dans nos régions d'altitude.

Le Musée de l'ours des cavernes d'Entremont-le-Vieux est aussi à l'honneur dans cette livraison de *La rubrique*, puisqu'il a fêté son vingtième anniversaire. Après la saison estivale, il fermera ses portes, le temps de réaliser une extension et une reprise complète de sa scénographie. Un cycle de renouvellement de l'offre de visite s'ouvre pour de nombreux sites culturels patrimoniaux de Savoie, après deux années difficiles.

Dans le même temps que la commune d'Entremont, d'autres collectivités s'engagent dans des chantiers d'envergure de rénovation ou de création de musées, de maisons thématiques ou d'espaces d'interprétation : le projet de réhabilitation et d'extension du musée Faure d'Aix-les-Bains a passé la phase des études, le musée gallo-romain de Chanaz s'engage dans une restauration du bâti et une nouvelle muséographie, l'espace Glacialis à Champagny-en-Vanoise et l'espace Saint-Eloi à Sézéc ont lancé la réflexion préalable à une nouvelle offre, plus adaptée aux attentes des publics, la commune d'Aussois inaugurera, à l'occasion des Journées européennes du patrimoine, un espace consacré aux roches gravées, patrimoine emblématique de la Maurienne. Le Département de la Haute-Savoie porte également nombre de projets, à différents stades d'avancement, autour d'un futur musée de la Résistance et de la Déportation à Bonneville, ou encore des sites monastiques d'Abondance, de Sixt et de Mélan. Autant d'initiatives qui contribuent à moderniser et adapter une offre de qualité, vers un tourisme « quatre saisons » dans lequel les découvertes culturelles et patrimoniales sont un pendant indispensable aux activités sportives ou de pleine nature, pour accueillir un public qui diversifie ses loisirs et ses expériences.

La fréquentation des sites culturels reprend avec vigueur : cette tendance se manifeste par la relance vigoureuse des projets pédagogiques portés par les établissements scolaires, autant que par les bilans statistiques de monuments phares tels que le Château ducal de Chambéry, où le nombre de visiteurs s'accroît, notamment avec le retour des touristes étrangers, au premier rang desquels nos voisins italiens. Au printemps 2023, l'ouverture du nouveau Musée Savoisien marquera un nouveau temps fort du réseau de nos sites culturels en devenant la vitrine de l'histoire, des cultures et des territoires de Savoie, suscitant curiosité et envie d'aller plus loin dans la découverte du patrimoine historique, religieux, artistique, industriel, naturel ou immatériel de notre territoire.

Hervé Gaymard

Président du Conseil départemental de la Savoie

ont collaboré à ce numéro ■ Marie-Magali BERNADET, responsable service musée Notre Histoire Musée de Rumilly, 04 50 64 64 18, marie-magalibemadet@mairie-rumilly74.fr ■ Éric BOISSET, responsable secteur archives contemporaines, Archives départementales de la Savoie, 04 79 70 87 78, eric.boisset@savoie.fr ■ Dominique BOUVERAT, Musée de Rumilly, 04 50 64 64 18 ■ Gaëlle BRANCAZ, association Mémoire des Entremonts, memoiredesentremonts@gmail.com ■ Fabienne BUISSON, assistante de communication Musée savoisien, fabienne.buisson@savoie.fr, 04 56 42 43 46 ■ Évelyne CHAUVIN-DESFLEURS, Atelier d'archéologie alpine, e.chauvindesfleurs@gmail.com ■ Sylvie CLAUD, directrice adjointe des archives départementales de la Savoie, 04 79 70 87 73, sylvie.claus@savoie.fr ■ Julien COPPIER, responsable des archives anciennes et de la valorisation, adjoint au directeur, Archives départementales de la Haute-Savoie, 04 50 33 20 80, julien.coppier@hautesavoie.fr ■ Laurent D'AGOSTINO, Atelier d'archéologie alpine, laurent.dagostino74@gmail.com ■ Isabelle ECHARD, archives municipales d'Annecy, isabelle.echard@annecy.fr ■ Laurène ERMACORE, assistante de direction / coordinatrice patrimoine et création, Fondation Facim, 04 79 60 59 00, laurene.ermacore@fondation-facim.fr ■ Anita GITTON-BESSEVAL, responsable de l'unité archives contemporaines et technologie, Archives départementales de la Savoie, 04 79 68 34 50, anita.gitton-besseval@savoie.fr ■ Vinciane GONNET-NÉEL ■ Geneviève GRISOLLET, responsable secteur numérisation, Archives départementales de la Savoie, 04 79 70 87 70, genevieve.grisollet@savoie.fr ■ Frédéric JANIN, professeur relais auprès des Archives départementales de la Haute-Savoie, frederic.janin@hautesavoie.fr ■ Valentin LAFONT, Doctorant, Université Lumière Lyon 2 / UMRS133 Archéorient ■ Hélène MAURIN, directrice des Archives départementales de la Haute-Savoie, 04 50 33 20 80, helene.maurin@hautesavoie.fr ■ Delphine MIEGE, conservatrice du musée Faure, Aix-les-Bains, 04 79 34 74 93, d.miege@aixlesbains.fr ■ Pierre-Yves ODIN, directeur adjoint en charge du développement territorial et du pôle patrimoine, Fondation Facim, 04 79 60 59 03, pierre-yves.odin@fondation-facim.fr ■ Hélène PERSONNAZ, coprésidente de l'Association Bessans Jadis et Aujourd'hui / BJA, helene.personnaz@orange.fr ■ Chantal PIN, présidente de l'association Mémoire des Entremonts, memoiredesentremonts@gmail.com ■ Robert PORRET, chargé des activités pédagogiques et guide-conférencier Pays d'Art et d'Histoire des Hautes Vallées de Savoie, robert.porret@fondation-facim.fr ■ François PORTET, ethnologue, membre associé du Laboratoire d'Études Rurales (LER), université Lyon 2, Réseau Mémorah, portet.f@gmail.com ■ Philippe RAFFAELLI ■ Audrey ROCHE, responsable des collections archéologiques Musée savoisien, culturearkeo@gmail.com ■ Éric THIRIAULT, professeur de préhistoire, Université Lumière Lyon II – UFR Temps & Territoires, UMR 5138, ArAr – archéologie et archéométrie, eric.thirault@mom.fr ■ Christian VERNOU, conservateur général honoraire du Patrimoine (ARC-Nucléart, CEA), christian.vernou@dbmail.com ■ Stéphanie VEROLLET, responsable du musée de l'Ours des cavernes, info@musee-ours-cavernes.com, 04 79 26 29 87 ■

le Musée de l'ours des cavernes a fêté son vingtième anniversaire

Le Musée de l'ours des cavernes d'Entremont-le-Vieux met en lumière la grotte de la Balme à Collomb, située dans le Mont Granier, ainsi que l'ours des cavernes, animal emblématique qui a occupé cette grotte à hibernation pendant des milliers d'années. En vingt années de fonctionnement, le musée a accueilli 320 000 visiteurs. C'est l'un des cinq sites touristiques payants les plus visités de Chartreuse et l'un des trois musées payants les plus fréquentés de Savoie avec une fréquentation annuelle qui se maintient aux alentours de 15 000 visiteurs. Le musée se renouvelle chaque année en proposant une programmation culturelle variée (spectacles, expositions temporaires, événements, médiations) s'adressant à des publics diversifiés.

L'ourse des cavernes Collombine, au musée.



20 ans, ça se fête!

Inauguré le 5 juillet 2002, le Musée de l'ours des cavernes a fêté ses 20 ans les 2 et 3 juillet 2022 à l'occasion de la «4^e Fête Préhistorique». Le musée a proposé dans le cadre de cet événementiel la visite exceptionnelle de la grotte de la Balme à Collomb, des conférences ainsi que des ateliers préhistoriques pour toute la famille. Le public a été invité à partager ce moment convivial autour d'un gâteau d'anniversaire.

4^e Fête Préhistorique

Découverte en 1988 par les spéléologues Marc Papet et Pierre Guichebaron, la grotte de la Balme à Collomb a révélé un important gisement paléontologique d'ours des cavernes. Des visites exceptionnelles ont été proposées à 160 personnes le samedi 2 et le dimanche 3 juillet. Des guides de la Réserve Naturelle des Hauts de Chartreuse et des scientifiques ont encadré toute l'activité en collaboration avec le Spéléo Club de Savoie. Paléontologues, glaciologues et spéléologues se sont mobilisés pour la fête préhistorique en proposant le 2 juillet des conférences sur les géo-patrimoines, les glaciations et les ours au temps de la préhistoire. La conférence de Michel Philippe, Conservateur honoraire du Muséum d'Histoire naturelle de Lyon, a porté sur «L'omniprésence des ours dans la grotte Chauvet».

Les ateliers préhistoriques du 3 juillet ont permis au public de comprendre et d'expérimenter le quotidien d'un homme préhistorique à l'époque de l'ours des cavernes. L'opportunité pour les enfants et les adultes de s'initier au tir de sagaie, à la peinture, à la taille du silex, à la confection de parures, de tatouages et aux techniques d'allumage du feu. En prime, la possibilité de participer à un atelier de cuisine aux plantes sauvages et à une activité de randonnée botanique à la découverte des herbes utilisées par nos ancêtres. Un parcours de spéléologie en plein air, des contes et la création d'une œuvre collective conçue à l'aide de peinture à base de pigments naturels complétaient le programme.

Cette manifestation, proposée tous les quatre ans, est soutenue par le Département de la Savoie et par le Parc naturel régional de Chartreuse.

Projet d'extension et de requalification du Musée de l'ours des cavernes

La commune d'Entremont-le-Vieux a défini de nouveaux axes stratégiques pour que le Musée de l'ours des cavernes demeure en phase avec son époque et travaille à l'extension et à la requalification du musée. Le programme propose trois axes de développement : la création d'une salle d'animation et d'une salle d'exposition temporaire, la requalification de l'espace d'accueil et enfin la modernisation de la scénographie pour offrir une approche encore plus sensible, expérientielle et interactive. Ce projet est financé avec le concours de l'Union européenne (Fonds Européen de Développement Régional), la Région Auvergne-Rhône-Alpes (Station Vallée Pôle Nature), l'État (Fonds Avenir Montagnes), et le Département de la Savoie (Plan Tourisme).

Les travaux débiteront en septembre 2022 pour une réouverture du musée programmée en mai-juin 2023.

Stéphanie Vérollet



ACTUALITÉS
RÉSEAU DES MUSÉES ET
MAISONS THÉMATIQUES
DE SAVOIE



Marc Papet (à droite de la photo),
co-inventeur de la Balme à Collomb.



Atelier pratique lors de la 4^e fête préhistorique :
allumer le feu.

le Colerin, un passage oublié vers le Piémont

La découverte de la statue du Colerin nous rappelle que le passage des cols englacés s'inscrit dans une longue histoire. Entre la vallée d'Avérole et les vallées de Lanzo, trois cols d'altitude comprise entre 3070 et 3200 m environ permettent de franchir la ligne de crête entre Savoie et Piémont : le col de l'Autaret, le col d'Arnès et le passage du Colerin.

Colerin, campagne 2021 : une fine baguette (au centre, près de la mire) apparaît entre neige, rochers et eau de fonte.



ARCHÉOLOGIE GLACIAIRE EN SAVOIE

Des passages par ces cols sont démontrés depuis le XIV^e s. de notre ère pour des raisons variées (Inaudi et Tracq 2019) : voyages, transferts de marchandises (contrebande...), de bêtes sur pied, exils, pèlerinages, bals et mariages, etc. Depuis la fin du Moyen-Âge jusqu'au milieu du XIX^e s., ces passages étaient largement englacés, surtout sur le versant français de l'itinéraire, et le franchissement des dernières centaines de mètres avant les cols était délicat. Néanmoins, il faut bien comprendre que les risques étaient présents tout au long de ces itinéraires de haute altitude, avec des gradients variés selon les saisons : éboulis, franchissement de torrents, de névés plus ou moins durs, passages de rimaye, etc. Les tempêtes ou redoux subits pouvaient modifier très vite les conditions de passage alors que les montagnards et les voyageurs étaient déjà en route... Les accidents étaient toujours possibles.



Depuis la fin du Petit âge glaciaire, à peu près au milieu du XIX^e s., l'enneigement annuel diminue, les glaciers fondent, l'herbe remonte en altitude : les conditions de passage semblent plus favorables. Néanmoins, la partie la plus haute des itinéraires présente désormais d'autres dangers : l'abaissement de la hauteur de glace génère des éboulis très instables et dangereux, difficiles à franchir hors enneigement. En parallèle, l'ouverture des routes sur les « grands » cols (Mont-Cenis, Iseran, Petit-Saint-Bernard) et le creusement des tunnels (Fréjus entre Modane et Susa) ont dévié les trafics vers les axes routiers. Les cols perchés sur la ligne de crête sont redevenus silencieux, parcourus seulement par des randonneurs aguerris... et des archéologues.

État des lieux, aujourd'hui

En effet, suite à la découverte de la statue en 2003, le Colerin est le premier col englacé que nous avons prospecté à partir de 2007. Jusqu'en 2009, le suivi annuel a permis de comprendre l'importance de ce lieu qui livrait des vestiges archéologiques sur la glace, dans les éboulis sous le col mais aussi sur la moraine frontale du glacier, à près de 300 m du col. À partir de 2018, les prospections

ont repris avec une équipe d'étudiants et de collègues volontaires, sur le Colerin mais aussi sur tous les cols de la vallée d'Avérole, qu'ils soient frontaliers ou communiquant avec la vallée du Ribon. Au Colerin, ce sont 13 jours de travail cumulés, dans des conditions parfois difficiles et toujours au terme de longues marches d'approche. Mais le bilan est éloquent : 521 objets, restes d'animaux et débris divers ont déjà été collectés sur une surface d'une vingtaine d'hectares. Outre un chamois pris dans les glaces, dont il reste les os et les poils, l'inventaire consiste surtout en branches, branchettes voire brindilles qui témoignent du transport de fagots ; de bois façonnés, vestiges de brancards et de systèmes de portage. Les objets en fer (hors boîtes de conserve...) sont rarissimes : une pointe d'épée ou de dague, un petit anneau. Un tesson de céramique complète le tout.

Ce bric-à-brac, qui provient d'accidents ou de pertes lors du passage du col, est difficile à dater. Le recours au radiocarbone s'impose donc. À ce jour, nous disposons de 29 dates antérieures à 1950 (âge limite de la méthode). Elles sont précieuses pour caler dans le temps les passages humains, mais elles ne constituent qu'un éclairage *a minima*. Deux grandes périodes de passage sont attestées :

Colerin, campagne 2021 : l'équipe prospecte au contact entre le glacier et une croupe rocheuse. Au centre, un bois posé dans un creux du rocher.

à visiter au Musée-
Château d'Annecy

Exposition « Vestiges des cimes, archéologie glaciaire »
Du 23 juin au 10 octobre 2022



Panorama du glacier sous le passage du Colerin, 27 août 2021. La statue de bois a été découverte quelque part sur la glace au premier plan.



Colerin, campagne 2021 : un grand bois appointé apparaît sur la moraine frontale du glacier, dans la zone de fonte active. L'échancre à l'arrière-plan est le passage du col.

durant l'âge du Fer, à partir de 800 avant notre ère jusqu'au tout début de la période gallo-romaine, vers 20 de notre ère; et au Moyen-Âge, entre l'an Mil et 1400 environ. Deux dates placées entre 1650 et 1800 indiquent des passages postérieurs, documentés dans les textes.

Un grand vide de documentation existe donc du I^{er} au X^e s., partiellement comblé par une date au V^e-VI^e s. et surtout par une découverte réalisée en 2021 : une lance monoxyle, c'est-à-dire taillée dans une seule pièce de bois, retrouvée brisée en trois morceaux et datée du I^{er}-II^e s. Cet objet unique, dont nous ne connaissons pas de comparaison pour l'instant, est très intrigant. Il pourrait s'agir d'une lance de bénéficiaire (un insigne militaire), d'une arme d'entraînement ou d'un objet votif. Quoi qu'il en soit, il nous semble peu probable qu'il ait été perdu; nous privilégions l'hypothèse d'un dépôt volontaire. Cette lance vient accompagner de manière inattendue la statue découverte en 2003, de datation identique. Ces deux objets rentrent probablement dans des pratiques votives liées au passage du col lui-même, à l'image des sanctuaires gallo-romains connus aux deux cols du Saint-Bernard, par exemple.

Colerin, campagne 2021 : la lance en bois lors de sa découverte.



Et demain ?

L'été 2022 s'annonce propice aux découvertes, avec une couverture neigeuse faible et des températures printanières élevées. Le glacier devrait continuer à fondre, inexorablement, et sa disparition intégrale est probable dans les prochaines décennies. Mais attention ! Le passage du Colerin est un site archéologique dûment répertorié sur lequel nous menons des recherches méthodiques. Il est interdit d'y ramasser des objets sans autorisation, encore moins de creuser la neige ou le sol sous peine de poursuites. En revanche, tous les signalements de découvertes seront les bienvenus. Les cols de la vallée d'Avérole ont déjà été prospectés (en particulier les cols d'Arnès et de l'Autaret qui livrent eux aussi des vestiges, mais des découvertes sont possibles sur d'autres passages d'altitude. Plus que jamais, chacun d'entre nous peut participer à cette vaste enquête d'urgence, sous réserve de respecter les règles du droit et du civisme.

Éric Thirault et Valentin Lafont

Bibliographie

- Inaudi G., Tracq F. (2019), *Entre Savoie et Piémont. Histoires de bergers, de guides et de contrebandiers*, Éd. Il Punto, Torino, 239 p.
- Thirault É. (2020), « Les cols de la vallée d'Avérole à Bessans, des trésors archéologiques insoupçonnés », *Bessans Jadis et Aujourd'hui*, 83, p. 45-58.
- Thirault É. (2020), Découvertes et périls pour l'archéologie en altitude dans les Alpes. *Dérèglement climatique. Péril sur le patrimoine. Dossiers d'Archéologie*, 401, sept.-oct. 2020, p. 22-25.
- Thirault É., Lafont V. (2020), « L'archéologie glaciaire dans les Alpes. Une affaire qui concerne tous les montagnards ! », *La rubrique des Patrimoines de Savoie*, n° 46. Chambéry, Conservation départementale du Patrimoine, p. 20-21.
- Thirault É., Lafont V. (2021), « Seit der Bronzezeit. Gebirgspässe in Savoyen ». In : Reitmaier T. (Hrsg.), *Gletscherarchäologie. Kulturerbe in Zeiten des Klimawandels. Archaeologie in Deutschland*, Hors-série 21, p. 49-53.

que faire si vous trouvez un objet en montagne ?

Professionnels et amateurs, amoureux de la haute montagne, nous sommes tous concernés ! La découverte d'objets anciens en montagne doit être déclarée auprès des services de l'État, en l'occurrence le Service régional de l'Archéologie de la région Auvergne-Rhône-Alpes. Vous pouvez aussi contacter la Conservation départementale du patrimoine de la Savoie ou les auteurs de ces lignes.

Sur place, dans la mesure du possible, prenez des photographies de situation, des vues rapprochées avec une échelle graduée ou un objet connu (pièce de monnaie, gant, piolet, etc.), un positionnement GPS. Notez tous les détails qui vous paraissent intéressants (sur quoi ou dans quoi repose l'objet : éboulis, glace, etc.; dans quelle position, dans quel état est-il ?). Si l'objet est transportable sans dommage, vous pouvez le prendre avec précaution et le préserver si possible dans un sac étanche, sans chercher à le sécher. Sinon, laissez-le en place. Dans tous les cas, il est très important de signaler votre découverte sans retard pour assurer une prise en charge rapide et une authentification de la part des professionnels.

le cadre légal

Malgré les apparences, notre travail ne se réduit pas à des randonnées en montagne et les objets découverts ne nous appartiennent pas. Chaque année est monté un dossier scientifique, administratif et financier qui est validé par le Ministère de la Culture (DRAC, Service régional de l'Archéologie). Ce dernier délivre une autorisation de prospection qui implique de rendre un rapport d'activité. Les mobiliers collectés sont conservés dans un dépôt de ce même service, dans l'attente de leur dévolution définitive.

Ces recherches sont menées avec l'accord de la commune de Bessans et du Service régional de l'Archéologie (Ministère de la Culture). Elles sont financées par le Conseil départemental de la Savoie, le Ministère de la Culture, la Maison de l'Orient et de la Méditerranée, l'Unité Mixte de Recherche « Archéorient » du CNRS et l'Université Lumière Lyon 2. Elles s'insèrent dans les activités de l'Association pour le développement de la recherche archéologique en Savoie (ADRAS), gestionnaire des opérations.

la sculpture votive en bois d'époque antique du Colerin

Bessans (Savoie), Passage du Colerin,
vers 3200 m d'altitude



ARCHÉOLOGIE GLACIAIRE
EN SAVOIE

[ci-dessus] Fig. 6. Détail de la tête du personnage, montrant l'érosion par frottement de la partie de gauche et l'œil de droite, au relief en amande.

C'est au cours de l'été 2003 que fut découvert fortuitement par un alpiniste cet artefact en bois, en grande partie humide, à la limite du glacier du Colerin et des moraines inférieures, issues de sa fonte. La pièce a été déplacée jusqu'à un refuge proche où elle a été séchée auprès d'un feu de cheminée. Le site a été prospecté et reconnu par Éric Thirault et ses collègues (Thirault, Lafont 2020) quelque temps après, livrant de nombreux fragments organiques, couvrant une période chronologique assez étendue (II^e siècle av. J.-C.-XIV^e siècle). Mise au jour hors stratigraphie, il n'était pas possible de dater précisément cette effigie.



Fig. 3. La sculpture passant au scanner du laboratoire Clinatéc / CEA

Une sculpture sujette à des études diversifiées

Cette pièce de bois a été publiée pour la première fois par un historien régional (Track 2017) mais sa datation n'était pas assurée ; on penchait plutôt pour une effigie d'un saint médiéval protégeant le passage du col. La Conservation départementale du patrimoine de la Savoie, ayant eu connaissance de cette découverte, a mené l'enquête afin de veiller à sa sauvegarde et à son étude. Elle a convaincu son détenteur de la confier quelque temps afin que des analyses permettent notamment d'expertiser son état de conservation. C'est suivant cette démarche que la sculpture a été confiée au laboratoire ARC-Nucléart de Grenoble (novembre 2021) afin qu'un ensemble de travaux scientifiques puissent être menés à son sujet : constat d'état par une conservatrice-restauratrice (Florence Lelong), recherche en imagerie numérique (scanner au laboratoire Clinatéc / CEA, observation de détails au microscope optique, analyse au MEB des restes de sédiments conservés dans les anfractuosités de la pièce). Parallèlement, une étude xylogologique et dendrologique a été confiée à Didier Pousset et nous en avons assuré l'étude stylistique.

Une sculpture votive en fort relief

La sculpture est en fort relief, la partie arrière ayant été aplanie à grands coups de doloire dont on distingue bien les traces obliques en lumière rasante. Cette technique de préparation est fréquemment utilisée par les sculpteurs sur bois, travaillant toujours sur des bois qui n'ont pas achevé leur séchage (non encore « ressuyés »). L'effigie est composée d'une base de forme grossièrement pyramidale, appointée à la base (fragmentée et incomplète) et d'un personnage en pied, figuré dans une position hiératique. Il s'agit vraisemblablement d'un homme jeune (imberbe), portant des vêtements amples qui masquent les détails de son anatomie : un manteau épais à manche (*pallium*), couvrant une tunique (*stola*) dont la partie infé-



Fig. 1. Vue de la face avant de la sculpture.

Fig. 2. Vue de la face arrière de la sculpture.

rieure descend jusqu'au bas des mollets. Les pieds sont figurés distincts, peut-être chaussés, prenant appui sur la base formant console. La représentation de la tête était l'une des parties les plus soignées mais elle a subi une forte érosion due à l'écoulement des eaux du glacier sur son côté droit et, de plus, les frottements avec les rochers schisteux environnants, ont privé la face de son nez et de l'œil droit. On note toutefois pour l'autre œil, un globe oculaire dont le relief est en forme d'amande, rappelant la tradition figurative d'époque celtique.



Fig. 5. Vue latérale de la sculpture montrant les « points hauts » obtenus grâce à une réserve de matériau.

caractéristiques

- hauteur totale conservée 840 mm
- hauteur du personnage 555 mm
- largeur maximale 145 mm
- profondeur 120 mm
- hauteur tête 132 mm
- largeur tête conservée 92 mm
- poids 3079 g
- essence de bois : aulne (âgé d'une trentaine d'années)



Fig. 4. Vue macroscopique des fibres de bois altérées par érosion et frottements. Gossissement x 20.



Fig. 4 bis. Vue macroscopique du sédiment conservé dans une anfractuosité de la sculpture (quartz et feldspath issus des rochers schisteux). Gossissement x 20.

Le personnage ramène ses deux avant-bras sur le devant du corps; sa main droite tient une coupe à hauteur du thorax et l'autre main présente, à hauteur du ventre (du nombril ?), un objet sphérique ayant également souffert de l'érosion glaciaire dans la partie gauche. Les reliefs modérés ont été obtenus par l'artisan grâce à la technique de la réserve (points hauts de la sculpture), composant un jeu d'obliques à l'avant de la sculpture comme pour insister sur leur caractère symbolique.

La recherche de parallèles iconographiques

Pour tenter de dater cette effigie sur la base de l'analyse stylistique, il importait de rechercher des parallèles iconographiques, issues de découvertes archéologiques antérieures. De prime abord, il était tentant de mener l'enquête parmi les sculptures en bois qu'ont pu livrer les sanctuaires gallo-romains: *ex-voto* de celui de *Sequana* aux sources de la Seine (datés de la fourchette chronologique -40 / +30) ou encore, avec ceux plus nombreux de la source des Roches de Chamalières (datant de la première moitié du I^{er} siècle apr. J.-C.).

Si des rapprochements peuvent être faits quant à la technique de taille des bois, ou de pratique de sculptures fichées dans le sol, les figurations de ces lieux de culte sont distinctes, plus rudimentaires pour certains, à caractère plus anatomique pour une majorité.

En revanche, la composition générale de la sculpture du Colerin, comprenant le port de la coupe (*poculum*) de la main droite, associé à celui d'une offrande symbolisée par cet objet sphérique de

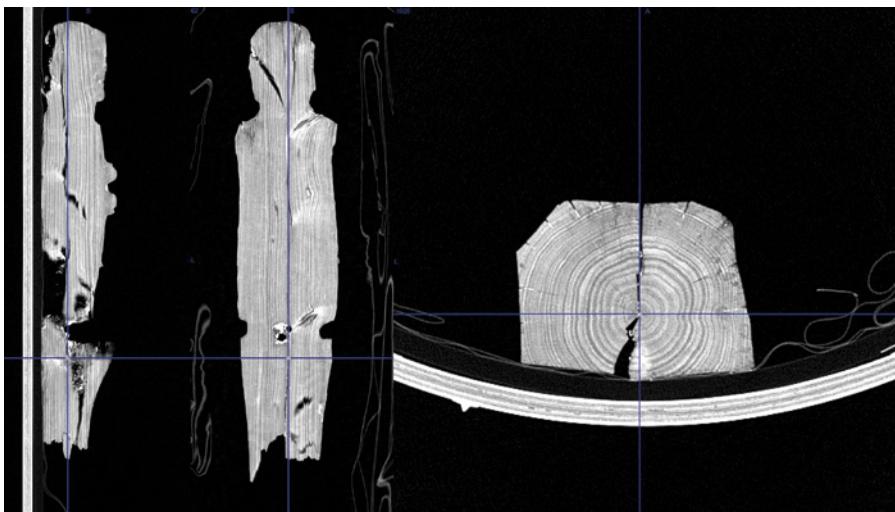


Fig. 3 ter. Vue en coupe transversale et longitudinale de la sculpture du Colerin. Cliché Clinatex.

l'autre main, se rencontre sur de nombreuses stèles funéraires de la cité des Éduens (Autun, Saône-et-Loire), par exemple, au II^e siècle de notre ère.

La confirmation d'une datation d'époque antique

À titre personnel, nous pensons que la pièce de Bessans pouvait dater d'une période assez haute de l'Antiquité par le rappel de la technique de sculpture sur bois et son caractère hiératique ou le détail de l'œil en amande. Cependant, la disposition des bras croisés à l'avant du corps, portant les ustensiles nécessaires au repas dans l'au-delà, indique une avancée dans le temps qui peut amorcer le II^e siècle. Le créneau « dernier quart du I^{er} siècle – début du II^e siècle », semble le plus pertinent d'un point de vue stylistique.

L'étude dendrologique effectuée par Didier Pousset, couplée avec une datation au radiocarbone par le Laboratoire de Poznań, a pu préciser la fourchette chronologique: 8 av. J.-C. / 154 apr. J.-C., à 95,4 % de probabilité et 58 / 127 apr. J.-C., à 60 % de probabilité. La statue du Colerin est donc bien gallo-romaine, de la fin de l'époque flavienne ou du début de la dynastie antonine, ce qui en fait une pièce d'une grande rareté.

Un ex-voto de passage d'un col alpin

Cette sculpture, issue d'une découverte fortuite due à la fonte d'un des glaciers alpins, constitue un témoignage supplémentaire des démarches votives accomplies par les populations antiques des lieux. On imagine aisément cette effigie, plantée parmi les rochers de cette zone de passage entre la vallée de Haute-Maurienne et celles des contrées italiennes en contrebas. D'ailleurs, D. Pousset propose de restituer à la sculpture, une base appointée facilitant son maintien dans le sol de près de 60 cm supplémentaires, affirmant ainsi son rôle de pièce dressée (principe de la stèle).

Le dédicant, colporteur, marchand ou simple voyageur, cherchait par là même à remercier une divinité locale, ou à se placer sous sa protection. La démarche votive n'est pas isolée dans ces contrées de passage alpin, comme au col du Grand Saint-Bernard (*Mons Jovis*), où le culte de Jupiter est bien attesté. Bien d'autres sanctuaires de hauteur sont connus comme au col du Petit Saint-Bernard, où les vestiges d'une agglomération

Fig. 3 bis. Vue transversale de la sculpture, au niveau du socle quadrangulaire. Cliché Clinatex.

secondaire ont été reconnus et un buste en argent de Jupiter a été mis au jour.

Pour la période antique, l'effigie semble également indiquer un jalon supplémentaire en faveur de passages d'une vallée à l'autre, c'est-à-dire, une voie antique de communication, même secondaire, jusqu'alors peu connue avant la période moderne. Les archéologues prospectent les lieux et recueillent des informations de plus en plus précises sur les pratiques de nos anciens en terre de Haute-Maurienne, terres qui devaient avoir un tout autre aspect voilà près de deux mille ans, à une époque où le climat semble avoir été au moins aussi chaud que de nos jours.

Christian Vernou

Références bibliographiques

- Pousset Didier, *Étude archéodendrométrique d'une sculpture en bois découverte dans les glaciers du Colerin à Bessans (73)*, Laboratoire d'expertise du bois et de datation par dendrochronologie, Besançon, 2022.
- Thirault Éric, Lafont Valentin, « L'archéologie glaciaire dans les Alpes – Une affaire qui concerne les montagnards! », in *La rubrique des Patrimoines de Savoie*, décembre 2020, n° 46; p. 20-21.
- Traçq Francis, « La statue du glacier du Colerin. Une extraordinaire découverte à 3000 m d'altitude », in *Bessans jadis et aujourd'hui*, n° 77, 2017, p. 37-46.

Fig. 7. Vue de détail d'une stèle funéraire en calcaire provenant d'Autun, sur laquelle on remarque le parallélisme des éléments de composition.



ouverture, partage : l'art de donner vie aux archives

du dépouillement des documents d'archives à l'indexation collaborative aux Archives départementales de Savoie



ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE LA SAVOIE

AD073 – extrait photographie
15Fi 41

[à droite] Registres des listes nominatives de la population d'Aix-les-Bains de 1876 à 1901. AD73 – 6M 157 à 6M 161.



départementales). Le dépouillement des registres de passeports de la préfecture (série M) et des registres matricules du recensement militaire (série R) a permis par ailleurs de dresser la liste des 20 000 Savoyards qui ont émigré aux Amériques entre 1860 et 1920.

Longtemps exploités de manière confidentielle, au moyen de fichiers ou de tableurs, les documents d'archives papier sont rendus accessibles à tous, grâce aux technologies de l'information. Cette révolution numérique donnera un nouvel essor et une plus grande visibilité aux richesses de notre patrimoine archivistique commun.¹

Qui n'a pas tapé son nom dans un moteur de recherche sur internet pour voir les résultats ?

Avec l'exposition de leurs documents les plus précieux sur le web, les services d'archives se sont ouverts aux pratiques collaboratives. Les sites internet offrent en effet aux internautes l'opportunité de participer à la valorisation des archives. La mise en ligne des documents sous forme numérisée les rend plus accessibles et permet de collecter plus facilement les informations.

Les pratiques collaboratives revêtent des formes riches et variées : du relevé nominatif de sources généalogiques à l'identification de lieux et de personnages dans les documents iconographiques, en passant par le dépouillement ou la transcription de documents anciens.

Découvrez ici les expériences de dépouillement initiées très tôt aux Archives départementales de la Savoie. Effectuées tout d'abord sur papier, elles ont évolué jusqu'à la mise à disposition d'un module d'indexation collaborative en ligne.

Liste nominative de la population de Vimines de 1886.
AD073 – 6M 3859

Collaboration et dépouillement de données nominatives : une histoire ancienne

En Savoie, il y a longtemps que les chercheurs, les historiens et les généalogistes collaborent avec les archivistes pour dépouiller le contenu des documents à haute valeur historique.

L'exploitation des sources cadastrales du XVIII^e siècle a débuté en 2001, avec la collaboration de Dominique Barbero, professeur d'histoire puis prestataire indépendant travaillant en étroite collaboration avec les Archives départementales. La collecte des informations contenues dans les matrices et les tabelles a permis de constituer une base de données des noms des propriétaires et exploitants des biens. Ont aussi été recensées la nature des cultures et l'occupation des sols. Un système d'information géographique développé sur la base de ces informations a ensuite permis une exploitation cartographique contemporaine des données.

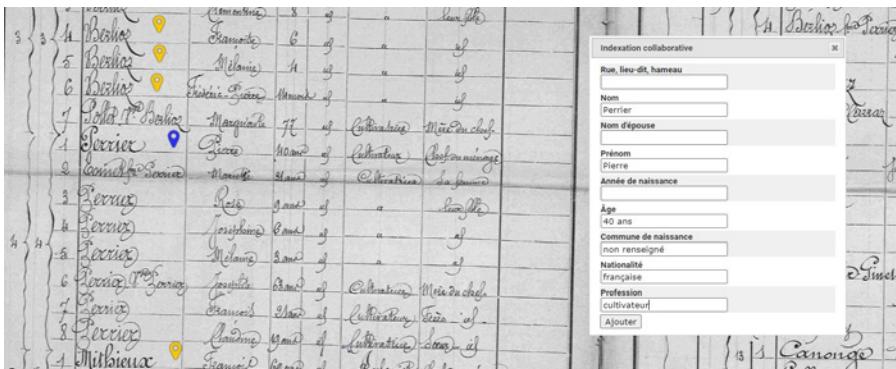
Dans un autre domaine, l'association pour la Recherche et l'Entraide dans la Documentation et les Etudes Savoyardes (AREDES) s'est lancée dans le recensement des dossiers individuels des instituteurs et institutrices de Savoie nés au XIX^e siècle (série T du cadre de classement des Archives

Pour une valorisation et une promotion du contenu des documents : les enjeux de la numérisation et d'internet

La politique de numérisation développée en Savoie dès la fin des années 1990 a donné lieu à la constitution d'un large réservoir de données. En 2002, la création d'un site internet et la diffusion en ligne de ces documents numérisés ont ouvert ces ressources à un public élargi au monde entier. Service pionnier, les Archives départementales de la Savoie ont offert dès 2003 aux internautes l'accès aux documents d'état civil conservés dans leurs collections.

Si la numérisation a facilité l'accès aux documents, elle n'a cependant pas démocratisé leur consultation, restée l'affaire d'un public averti.

Dans le milieu des années 2000, l'étude menée dans le cadre d'un mémoire de licence professionnelle sur la valorisation des documents numériques a mis en évidence le besoin de renforcer les échanges collaboratifs entre les Archives de la Savoie et les publics. Le constat est fait que le contenu des documents d'archives reste complexe à appréhender et à décrypter. Or, la mission des services d'archives est de rendre ses documents accessibles à tous : autant à l'universitaire dans le cadre d'une recherche qu'au citoyen souhaitant retrouver ses ancêtres.

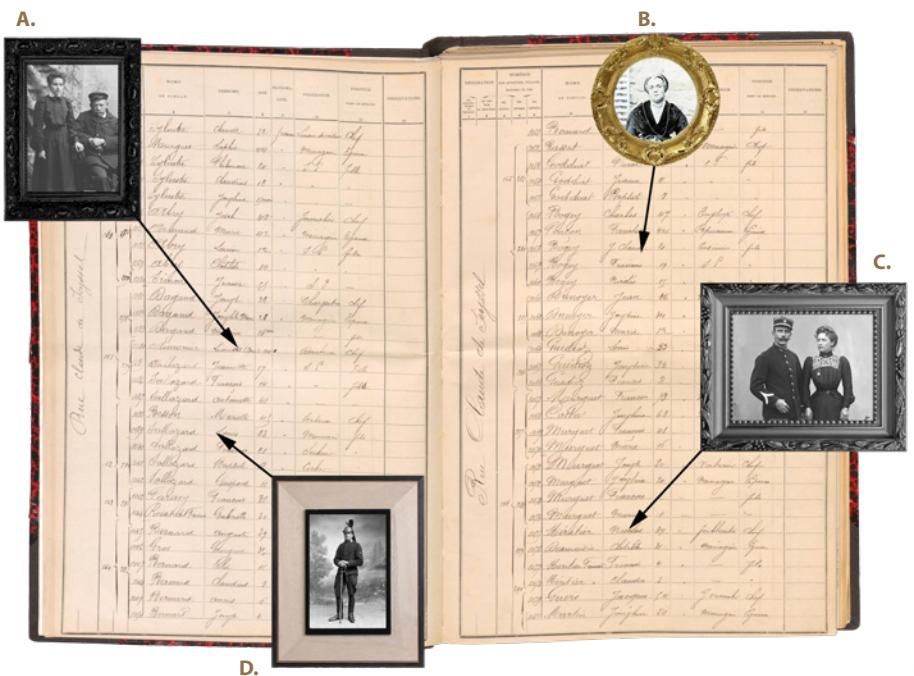


Pour répondre à cet objectif de manière organisée, l'installation d'un outil informatique pérenne s'impose. Une telle évolution requiert temps et énergie. À l'époque, les premières technologies de mise en ligne sont encore balbutiantes et ne permettent pas une adaptabilité rapide et une interopérabilité aisée.

C'est en juin 2022 que le service a inauguré un outil accessible en ligne et rattaché directement aux images des documents numérisés. Cette réalisation s'inscrit dans un contexte national, où de nombreuses institutions culturelles proposent au public d'annoter, de corriger ou de compléter des formulaires et ainsi de prendre part à la valorisation des collections comme à la connaissance du patrimoine.

Un projet construit dans un esprit collaboratif : pour la mise à disposition d'un outil à partager avec tous

En 2020, la période de confinement a été mise à profit pour débiter un dépouillement des registres matricules du recensement militaire. L'objectif était d'alimenter le « Grand Mémorial », base de données initiée par le ministère de la Culture, qui avait initialement pour but de recenser les poilus de la Première Guerre mondiale. Ce dépouillement et celui du fichier des « Morts pour la France des Armées » ont permis aux Archives départementales de la Savoie d'apporter leur contribution à cette base nationale², mise en ligne et accessible à tous.



Extrait de la liste nominative de la population d'Aix-les-Bains de 1886. AD073 – 6M 159.

AD073 – photographies

A. 15Fi 195. B. 15Fi 17/3. C. 15Fi 41. D. 15Fi 199.

En Savoie, ces dépouillements ont été lancés tout d'abord avec des agents d'accueil du Musée Savoisien, des agents d'accueil et de magasinage des Archives et des conservateurs du Service Interministériel des Archives de France. Les premiers ont traité les classes de la guerre de 1914-1918, 6802 noms ont été saisis 1915 ; 1918 : 2145 noms ; 1917 : 2265 ; 1914 : 2000 ; 1916 : 392 noms indexés sur 2238. Les seconds ont enregistré les mêmes informations pour les années 1878 : 2056 noms et 1879 : 837. Les troisièmes ont inscrit 1000 noms pour l'année 1889.

Les informations ont été collectées sous la forme de tableaux, lesquels ont été importés dans une base de données, interrogeable par le formulaire de recherche.

La base mise en ligne³ sur le « Portail des patrimoines de Savoie »⁴ permet ainsi de pister nos ancêtres. Quand sont-ils nés ? Où sont-ils nés ? Dans quelle commune vivaient-ils ?

Fin 2021, le projet s'est poursuivi par le développement du module logiciel approprié, avec le prestataire d'hébergement des données, la cheffe de projet de la Direction des systèmes d'information et les médiatrices de l'unité du service du public des Archives départementales. Le déploiement s'est déroulé en plusieurs étapes : l'import des données existantes, l'intégration du module dans le « visualiseur » des images numérisées, le développement du moteur de recherche, et son intégration dans le site archives, la création de pages spécifiques sur le Portail des patrimoines de Savoie. La phase de communication n'a pas été négligée avec la rédaction de différents articles à destination des agents du Conseil départemental, des administrés savoyards et du grand public.

Au regard du réservoir de documents numérisés et de l'intuitivité apportée par l'outil mis en ligne, les Archives ont décidé d'ouvrir l'indexation à d'autres sources : les registres matricules du recensement militaire des classes 1867 à 1921 et les recensements de population pour les années 1876 à 1936, qui permettent de retrouver tous les Savoyards et de rentrer ainsi au cœur de toutes les familles. Où habitaient-ils ? Quelle était la profession de ces femmes et des ces hommes entre 1876 et 1936 ?

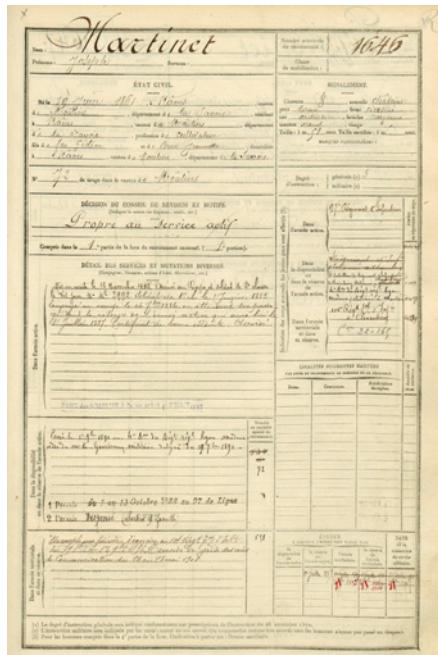
Quelle était leur nationalité ? Des fonds comme ceux de l'état civil pourraient également faire l'objet d'un dépouillement prochain, via l'outil d'indexation collaborative.

Avec la mise à disposition de ce service en accès libre, les Archives départementales passent un contrat de confiance avec les contributeurs motivés, consciencieux et rigoureux. Dans cet esprit, la base sera enrichie automatiquement dès l'enregistrement par l'internaute des données dans le formulaire. Cette base, étoffée au fil de l'eau et amendable par tous, offrira également un outil efficace aux chercheurs amateurs impatients de retrouver leurs ancêtres.

Grâce à cette application d'indexation collaborative, les Archives départementales souhaitent attirer un nouveau public de citoyens curieux, qui deviendront des acteurs de la valorisation des archives. Les participants constitueront une communauté guidée par un intérêt commun : découvrir des histoires individuelles, tout en offrant des sources à exploiter pour de nouveaux projets.

Des ateliers d'accompagnement destinés aux nouveaux collaborateurs seront proposés dès la réouverture de la salle d'accueil du public. Durant l'été, des partenariats avec les associations de généalogie vont être discutés. Les dépouillements en ligne se poursuivent déjà activement sur les registres du recensement militaire de 1914 et 1916, avec le concours temporaire des agents d'accueil du Musée savoisien qui poursuivent l'aventure. Alors, à vous de jouer et de donner vie à toutes les richesses collectées et diffusées par les Archives départementales de la Savoie !

Anita Gitton-Besenvat, Éric Boisset,
Geneviève Grisolle



Extraits du registre des matricules d'Aix-les-Bains de 1881. AD073 – 1R 35

Notes

1. www.aredes.fr
2. www.culture.fr/Genealogie/Grand-Memorial
3. archives-numeriques.savoie.fr/v2/ad73i/indexation_search.html
4. patrimoines.savoie.fr/web/psp_27100_pistes-vos-ancetres

sensibiliser les enseignants au patrimoine industriel des pays de Savoie

deuxième saison !



ARCHIVES
DÉPARTEMENTALES
DE LA HAUTE-SAVOIE



Une formation sur le patrimoine industriel, à destination d'enseignants du second degré, a été organisée en s'appuyant sur les forces vives de deux structures culturelles de la Haute-Savoie : les Archives départementales et le Conseil d'architecture, d'urbanisme et de l'environnement (CAUE 74). Ce partenariat a débouché sur deux journées très complémentaires, riches d'informations, de réflexions et d'échanges.

Exemple d'une des œuvres réalisées par les stagiaires, à partir de reproductions des documents conservés aux Archives départementales de la Haute-Savoie.

La notion de patrimoine a considérablement évolué dans le dernier quart du XX^e siècle. Longtemps cantonnée aux monuments historiques, la notion recouvre aujourd'hui un champ très large. Comme le rappelle Julie Deschepper dans un article du site Géoconfluence « *tout [...], ou presque, peut devenir patrimoine*¹ ». Ainsi, les espaces industriels ont-ils progressivement intégré le champ patrimonial. Toutefois, cette évolution n'est pas homogène dans les territoires. Qu'est-ce qui fait patrimoine ? Comment réinvestir un site marqué par l'industrie ? Cela se traduit-il forcément par une patrimonialisation de celui-ci ? Et avant même les processus récents à l'œuvre, ne faudrait-il pas aborder la question du développement industriel des Savoie ? Comment expliquer celui-ci ? Quels territoires ont été marqués par la présence de l'industrie dès le XIX^e siècle ?

Des professeurs volontaires de collège et lycée ont été sensibilisés à ces problématiques à travers deux journées de stage, sur Annecy et Cran-Gevrier, lors de l'année scolaire 2021-2022. Cette session de formation s'inscrivait dans le prolongement de celle organisée en 2019-2020 en Savoie². Initiée et pilotée par la délégation académique aux Arts et à la Culture (DAAC) de l'académie de Grenoble, elle avait pour objectifs d'assurer un apport culturel et scientifique de qualité sur le développement industriel dans les pays de Savoie et la patrimonialisation à l'œuvre actuellement, tout en permettant la réflexion des professeurs sur l'enseignement de ces questions, notamment dans le cadre du Parcours d'éducation artistique et culturelle (PEAC).

Le premier jour, les enseignants inscrits à cette formation ont eu rendez-vous sur le site des Archives départementales. Après un temps d'accueil par Hélène Maurin, Directrice des Archives, Pierre Judet, maître de conférences émérite à l'Université Grenoble Alpes et grand spécialiste du sujet, a dressé un panorama de l'industrialisation en Pays de Savoie. Sa synthèse d'envergure, nourrie de nombreux exemples locaux (la nébuleuse industrielle de la vallée de l'Arve, la Manufacture d'Annecy, l'épopée des Frèrejean, maîtres des forges et fonderies de Cran au XIX^e siècle, etc.), a su captiver des enseignants provenant d'horizons très différents de par leur formation initiale (arts plastiques, mathématiques, histoire...) ou leur établissement d'exercice (collège, lycée, lycée professionnel). Cette première étape a permis d'offrir à tous un cadre pour comprendre les mécanismes à l'œuvre au cours de l'époque contemporaine (XIX^e-XX^e siècles). Ponctuée par une visite des Archives départementales, la seconde partie de l'intervention de Pierre Judet

a mis l'accent sur la question de la patrimonialisation (ou parfois de l'oubli) de certains sites industriels en Pays de Savoie : si le Musée de l'horlogerie et du décolletage à Cluses permet de raconter une *success story* industrielle de long terme dans la vallée de l'Arve, certains sites semblent presque totalement occultés par les villes d'aujourd'hui : l'ancienne Manufacture de coton d'Annecy qui a pourtant fait travailler jadis un nombre considérable d'ouvriers, et surtout d'ouvrières, n'a guère laissé de traces dans le tissu urbain actuel. L'après-midi a ensuite été consacré à un travail sur des documents d'archives, sélectionnés pour l'occasion. Ceux-ci permettaient de découvrir et de comprendre les évolutions du site industriel de Cran-Gevrier (Forges, Papeteries et tissages de Cran), structuré le long de la rivière du Thiou. La richesse du corpus a nourri les échanges, en particulier dans la perspective d'une découverte et d'une appropriation de ceux-ci par des élèves : la question du travail des enfants dans les industries annéciennes au XIX^e siècle a interpellé tout particulièrement les professeurs. L'intervention d'une archiviste racontant la sauvegarde des fonds des papeteries et des forges de Cran est venue clore une première journée dense par son contenu.



L'intervention particulièrement appréciée du professeur émérite Pierre Judet aux Archives départementales.

Le lendemain matin, les stagiaires enseignants et leurs formateurs se sont retrouvés *in situ* : pour l'occasion, Samir Mahfoudi, en charge de l'inventaire et du patrimoine bâti auprès du Département de la Haute-Savoie, a expliqué comment le cours d'eau avait été mis en valeur et exploité par différentes industries durant les XIX^e et XX^e siècles sur la commune de Cran-Gevrier. Cette promenade culturelle a permis de mesurer les profonds bouleversements du paysage. Tantôt les industries se sont effacées pour laisser place à un écoquartier ou même à un spot de surf sur rivière, tantôt une partie des sites industriels a été préservée voire patrimonialisée : le cercle de l'eau rappelle l'ancienne usine de tissage. Les papeteries – Image Factory, qui accueillent aujourd'hui des entreprises spécialisées dans l'image et la création, réinvestissent les halls des machines à papier de Cran-Gevrier.

Sous la conduite d'Anaïde de Pachtère, artiste plasticienne, les professeurs ont ensuite eu l'occasion de laisser libre cours à leur créativité : à partir de reproductions des documents d'archives qui avaient été découverts la veille, armés de ciseaux et colle, ceux-ci ont pu exprimer et mettre en valeur ce qui les avait interpellés au cours de ces journées. Bien souvent c'est la force hydraulique qui a été rappelée dans les diverses productions, celle-ci ayant été un atout majeur pour le développement industriel de nos départements. La démarche de l'éducation artistique et culturelle, mise en œuvre lors de ces journées, a donc assuré tout à la fois :

- un apport de connaissances de qualité grâce aux intervenants spécialisés
- la confrontation avec des œuvres (les documents d'archives) dans le cadre de la découverte d'un

lieu culturel du territoire (les Archives départementales de la Haute-Savoie).

- un processus de production artistique, avec la réalisation d'une œuvre personnelle ou collective lors de la dernière demi-journée.

Au terme de ces deux journées très denses, les participants sont repartis en direction de leurs établissements scolaires avec des idées d'actions et de projets à mener avec les élèves. En formant ceux qui forment, nul doute que des retours en classe auront lieu et permettront aux jeunes générations de regarder, à leur tour, avec un œil sensible et cultivé, les anciens sites industriels des départements savoyards.

Frédéric Janin

une nouvelle publication des Archives départementales de la Haute-Savoie



[à gauche]
Rita de Maugny,
en uniforme d'infirmière
de la Croix-Rouge
pendant la Première
Guerre [1914-1918].
Arch. dép. Haute-Savoie,
1 Num 22/30.

Clément de Maugny
en uniforme, 1914.
Arch. dép. Haute-Savoie,
161 J 413.

Archives départementales
de la Haute-Savoie,
Julien Coppier, Hélène
Maurin, Michel Perrier,
Joseph Ticon,
**Dans l'intimité d'un
couple, lettres de Rita
de Maugny à son mari
Clément (1914-1919)**,
Milan, 2022, 349 p., 25 €.

Ouvrage réalisé en coédition avec l'éditeur
Silvana editoriale qui en assure la diffusion.
Ouvrage également disponible auprès
de l'Académie chablaisienne :
ac.chablaisienne.monsite-orange.fr



Le fonds du château de Maugny³, à Drailant, est entré par acquisitions et dons successifs, entre 2008-2009 et 2017 aux Archives départementales de la Haute-Savoie. Il couvre une très large période de 1367 à 1943 et conserve, entre autres, une abondante correspondance adressée par Rita de Maugny à son mari Clément entre 1914 et 1919, soit près d'un millier de lettres⁴.

Ce couple vit activement la Première Guerre mondiale, lui au front, elle comme infirmière dans des hôpitaux militaires. Cette correspondance, au style vif et vivant, aborde de nombreux sujets non seulement le premier conflit mondial, la situation internationale, la carrière et le moral de Clément mais également les relations familiales et mondaines entre les familles aristocratiques, leur vie intime, les cercles littéraires et artistiques du début du XX^e siècle, Clément et Rita de Maugny sont liés à Marcel Proust.

Au-delà de l'évocation du Chablais, de leur propriété de Maugny et de leur vie de couple, Rita qui est affectée comme chef de salle à l'hôpital militaire Jules-Ferry de Chambéry entre 1914 et 1917 rapporte la vie du chef-lieu du département savoyard et ses relations avec les nombreuses familles de notables. Un éclairage passionnant et inédit.

En partenariat de l'Académie chablaisienne (J. Ticon, président, et M. Perrier, membre), les Archives de la Haute-Savoie publient l'édition scientifique d'une sélection de la correspondance de Rita (près de 450 lettres), sous le titre *Dans l'intimité d'un couple, lettres de Rita de Maugny à son mari Clément (1914-1919)*.

Cette correspondance, précédée d'une introduction, est enrichie d'une chronologie, de cartes ainsi que d'un index des noms de lieux et de personnes. Elle est très largement illustrée par des documents issus des Archives départementales, de l'Académie chablaisienne et de collections privées.

La présentation de cet ouvrage a eu lieu à Thonon-les-Bains, au château de Ripaille, le vendredi 15 avril dernier.

Julien Coppier, Hélène Maurin,
Michel Perrier et Joseph Ticon

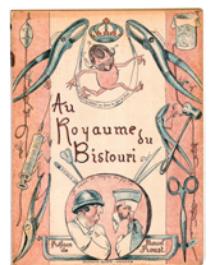


Notes

1. Julie Deschepper, « Notion en débat. Le patrimoine », *Géocofluences*, mars 2021.
 2. Voir *La Rubrique des patrimoines de Savoie*, n°45, 2020.
 3. 161 J : inventaire accessible en ligne : https://archives.hautsavoie.fr/data/files/ad74.diffusion/images/pdf/AD74_161_J.pdf
- Voir aussi : Archives départementales de la Haute-Savoie, M. Simon-Perret, sous dir. Y. Kinossian. *Marcel Proust, Clément de Maugny et le Chablais*. Annecy, 2010, 131 p.
4. Arch. dép. Haute-Savoie, 161 J 473-522.

Page de couverture du *Royaume du Bistouri*, recueil de caricatures réalisées par Rita de Maugny avec une préface de Marcel Proust, publié chez Henn à Genève en 1921.
Arch. dép. Haute-Savoie, 161 J 533.

R. Baud, conseiller départemental, J. Ticon, M. Lhuillier, vice-présidente Culture et Patrimoine, J. Coppier, H. Maurin et M. Perrier présentent la publication au château de Ripaille.



exposition des Archives municipales d'Annecy drôles de cartes postales : Annecy, les années 20-30 s'animent



L'une des cartes postales dites « à système » de la collection des Archives municipales d'Annecy. AMA, 8 Fi 2612.

ARCHIVES
MUNICIPALES
D'ANNECY

drôles de cartes postales



Inédite, l'exposition « Drôles de cartes postales : les années 20-30 s'animent » met en lumière la période de l'entre-deux-guerres en deux volets : celui des cartes postales dites « à système »,

hautes en couleur et bourrées d'humour, ancêtres de nos dépliants touristiques, imaginées au début du XX^e siècle, et celui de la vie annécienne de 1919 à 1939.

Les visiteurs sont invités à découvrir les secrets des cartes à système et leur histoire à travers le premier volet de l'exposition consacré « aux dessus ». « Les dessous » de ces cartes postales offrent l'occasion, également inédite, de plonger au cœur de la période 1919-1939, second volet de l'exposition. À quoi ressemblait Annecy ? Comment vivait-on alors ? Quels étaient les préoccupations et les acteurs du moment ? Qu'a accompli Joseph Blanc, maire d'Annecy de 1909 à 1941 ?... Sont autant de facettes permettant la découverte d'Annecy il y a un siècle.

Cette page de notre histoire est présentée à travers 9 vidéos-fictions conçues à partir des fonds photographiques et de la presse locale issus des Archives municipales, un film muet réalisé à partir de reportages de familles de 1928 à 1939 montés par la Cinémathèque des Pays de Savoie et de l'Ain, des cartes à système géantes à manipuler, des albums-photos...

Raconter les années 20-30 à Annecy, c'est raconter comment une bourgade de 15 000 habitants devient la deuxième ville de France après Paris pour son modernisme et voit sa population augmenter de 55 % en 15 ans. Raconter Annecy pendant l'entre-deux-guerres, c'est essentiellement raconter l'histoire de son maire, Joseph Blanc. Un maire détenant, entre autres, le record de longévité avec pas de moins de 31 années dédiées à sa ville pendant une période particulièrement complexe de l'histoire. Voici comment, il y a un siècle, Joseph Blanc façonnait Annecy.

À part les 5 ans d'interruption de la Grande Guerre, tout ira très vite à Annecy ; en une quinzaine d'années, Annecy prendra une extension qui normalement en demanderait 60 ou 80. Pour Annecy, la petite provinciale, les décennies 1920 et 1930 sont des années de prospérité économique et touristique, et ce, malgré la crise qui secoue la France de 1931 à la seconde guerre mondiale.



L'élan industriel

Les bases de ce boom industriel ont été jetées au début du XX^e siècle par des hommes du cru. Jules Barut et Léon Laydernier pressant tout l'intérêt de doter Annecy d'une source de production électrique, créent Les Forces du Fier. L'usine hydroélectrique de Brassilly, doublée par celle de Chavaroche en 1920, permet aux entreprises de jouir d'une énergie particulièrement bon marché, la « meilleur marché de France » disait-on à l'époque. L'usine à gaz du boulevard Decouz, rénovée par Jules Barut, contribuera aussi à l'attractivité industrielle de la ville. La Grande Guerre va grossir les rangs des industries déjà présentes avec l'installation d'une usine de roulements (SRO) fin 1917, d'usines de bijouterie mécanique (Zuccolo Rochet,

Vue aérienne d'Annecy en 1929, photographie réalisée par la Compagnie aérienne française en hydravion. Le cœur d'Annecy est en pleine mutation ; SRO est installé près de la gare, quartier où s'édifient de grands et beaux immeubles dont celui du Carlton, la cheminée de la Manufacture est encore présente, la caserne Decouz sera bientôt démolie pour construire le quartier du Lac... AMA, 3 Fi 1075.

Laminor) et d'une usine de fabrication de pierres synthétiques (Baïkowsky qui deviendra Baikowski). À côté de ces poids lourds, les ateliers de tricotage mécanique, l'ouate, la confection marchent bien. Trois ateliers d'appareils radio se sont créés: Grillet, Friedrichs-Rulland et Radio Hermès. Dans le sillage de Baïkowsky, deux maisons suisses de taille de pierres précieuses viennent s'établir à Annecy et y prospèrent.

Les ateliers de construction mécanique sont représentés par Carteron et la SAMOA (Société anonyme de machines-outils). Les scieries, le façonnage du bois (bois de galoches, charpente...) sont en pleine activité. On trouve aussi une fabrique de poupées en celluloid (Grillet), un facteur d'harmoniums (Bildé), des fabricants de produits cosmétiques (Flamary), de casseroles et accessoires automobiles (Borel). Dans le secteur de l'alimentation on retiendra la chocolaterie industrielle de Charles Rupy, les minoteries Cléchet et Goud.

En 1936, le personnel employé dans tous ces ateliers représente un peu plus de la moitié de la population active.

L'explosion touristique

En même temps que la ville se couvre d'ateliers, elle devient un grand centre de tourisme estival. L'exploitation touristique naît à la toute fin du XIX^e siècle sous l'impulsion de Léon Laydernier, de Francis Crolard et Camille Dunant.

soyez curieux... trésors et histoire(s) à découvrir aux Archives municipales d'Annecy !

Archives municipales d'Annecy
3 rue du 27^e-BCA, 74000 Annecy

Accueil du public: du lundi au vendredi de 9h à 12h et de 13h à 17h.

Accueil de groupe, sur demande:
archives@annecy.fr | 04 50 33 87 79

www.annecy.fr



Le casino-théâtre (1921), le téléphérique du mont Veyrier (1934) et l'augmentation du parc hôtelier (Carlton, Trésoms, Splendid, etc.) parachèvent les efforts entamés depuis 1895 avec la création du syndicat d'initiative.

En 1938, le nombre de chambres disponibles dans les hôtels et pensions s'élève à 1 800 soit 3 150 places auxquelles s'ajoutent les 1 500 fournies par les villas et meublés. Annecy peut donc assurer le couchage de 4 500 à 5 000 personnes. En réalité, le flot de visiteurs croît plus vite que le nombre de lits et, à la gare, une rame de wagons-lits est prévue pour accueillir les imprévoyants qui n'ont pas réservé.

Cette même année, le nombre de journées de présence s'est élevé à 190 000, la durée moyenne du séjour dépasse 8 jours pleins de début juillet à fin septembre. D'après les fiches de police que l'on remplissait à l'arrivée à l'hôtel, 29 675 touristes auraient séjourné du 1^{er} janvier au 31 octobre, dont plus de 25 000 pendant la saison, plus que la population de la commune en 1936 (23 293 hab.). Parmi eux 7 590 étrangers, Belges et Anglais en tête, suivis des Suisses, Hollandais et Italiens.

Le personnel qui, l'été, travaille dans les hôtels et restaurants s'élève à 550.

Un accroissement de la population et une poussée urbaine

Pour reprendre l'expression de Raoul Blanchard, « les succès industriels et touristiques attirent les hommes ». Après-guerre, Annecy connaît un rapide et intensif développement, une grande partie de l'accroissement de sa population vient des apports extérieurs. En 1921, la ville compte 15 004 habitants, en 1936, on en dénombre 23 293, soit une augmentation de 55 % en 15 ans, avec un gain de 8 289 citoyens.

Sans tenir compte des constructions importantes qui s'élèvent soit sur les terrains de l'ancienne caserne Decouz, soit rues Royale, de la Gare et de la Poste, il a été construit de 1929 à 1934 inclus, 387 immeubles, représentant 922 appartements. Les très nombreuses maisons nouvelles édifiées dans la banlieue ont nécessité l'ouverture de 2,8 km de rues entre 1929 et 1935: Louis-Boch, du Coteau, des Alpes, des Près-Riants, Aimé-Levet, Louis-Chaumontel, des Prévoyants, du Repos, etc. La ville s'égayé dans la plaine des Fins, vers Cran et Annecy-le-Vieux.

Pour maîtriser cette expansion quelque peu incontrôlée le conseil municipal vote un plan d'aménagement et d'extension de la ville, confié à l'architecte-urbaniste parisien, Jacques-Marcel Auburtin, qui est déclaré d'utilité publique par décret du 2 juillet 1927.

N.B. : Cette rapide analyse est fortement inspirée d'Annecy, *essai de géographie urbaine* de Raoul Blanchard, Société des Amis du Vieil Annecy, 1957.

Chantier de l'édification de la basilique de la Visitation, en 1926 et 1927. L'histoire des chantiers de l'époque est d'une fantastique richesse: pont Albert-Lebrun, pont de La Caille, immeubles des quartiers de la Gare et du Lac, construction du réservoir de Trésum, de conduites de distribution d'eau dans le Vassé, aménagement de la route du Semnoz...

AMA, fonds Stellio.

Autour de l'exposition

« Annecy, années 20-30 », un cycle de conférences « Jeudis Archives » tout au long de 2022

Après avoir traité au cours du 1^{er} semestre « De la Belle époque aux Années folles, l'entrée dans la modernité » et « L'immeuble de standing » et « L'évolution du rôle social des femmes pendant l'entre-deux-guerres perçu à travers les modes », les conférences reprendront à partir d'octobre avec « Architectes et façades annéciennes », « Le boum industriel et artisanal » et « Le mobilier et la décoration en France, des années 1910 aux années 1930: origines et développements de l'Art déco. »

Isabelle Echard



Dimanche 17 juin 1934, une journée toute particulière. Le conseil municipal est réuni afin de célébrer les 25 années de mandat de Joseph Blanc. AMA, photo de T. Verron, 31 Fi 216.

Joseph Blanc, l'infatigable passionné

Tous les curseurs sont au vert à Annecy pendant l'entre-deux-guerres: l'industrie et l'innovation fleurissent, la ville se développe, s'équipe, le tourisme explose... Joseph Blanc, son maire depuis 1909, sera véritablement l'homme de la situation jusqu'à son décès à 78 ans en janvier 1941. Ce républicain de gauche est sur tous les fronts, il œuvre avec pugnacité afin d'accompagner la formidable poussée urbaine, de développer l'instruction, le soutien aux familles déshéritées, d'améliorer l'hygiène de la cité et de l'aménager pour les Annéciens et les touristes.

Issu d'une famille de paysans-menuisiers de Saint-Jorioz en 1863, Joseph Blanc sera instituteur, professeur au lycée Berthollet pendant près de 20 ans, co-fondateur, avec Claudius Gallet, de l'Œuvre des enfants à la montagne, de l'Œuvre des cantines scolaires, de la maison de l'enfance, de la colonie de Leschaux dédiés aux enfants de familles pauvres d'Annecy, fondateur de l'association des maires de la Haute-Savoie, de l'amicale du personnel municipal. Il devient maire à 45 ans et sera réélu 5 fois, il sera aussi conseiller général, puis président du conseil général, sénateur suite à la disparition de son ami, le « bon docteur » Claudius Gallet.

le couvent franciscain de La Chambre

un rare témoin de l'architecture gothique des ordres mendiants en Savoie



ARCHÉOLOGIE
« PITEM PaCE »

L'ancien couvent des Cordeliers de La Chambre fait partie des rares établissements franciscains encore partiellement conservés en élévation en Savoie et plus généralement dans les anciens diocèses du nord des Alpes. Malgré son état de ruine avancée, le site a conservé d'imposantes élévations, une partie de ses éléments architecturaux et de ses décors de la période gothique. Les réaménagements dus au changement d'usage des lieux, aux XIX^e et XX^e siècles, ont mutilé les bâtiments. Même si la configuration du cloître original nous est inconnue, l'organisation générale du site à la fin du Moyen Âge reste compréhensible en plan et en volume. L'analyse des vestiges a mis en évidence cinq grandes périodes de construction et de réaménagement.



[en haut] Façade orientale, ruines de l'église.

Atrium et galeries du cloître du XVIII^e siècle.

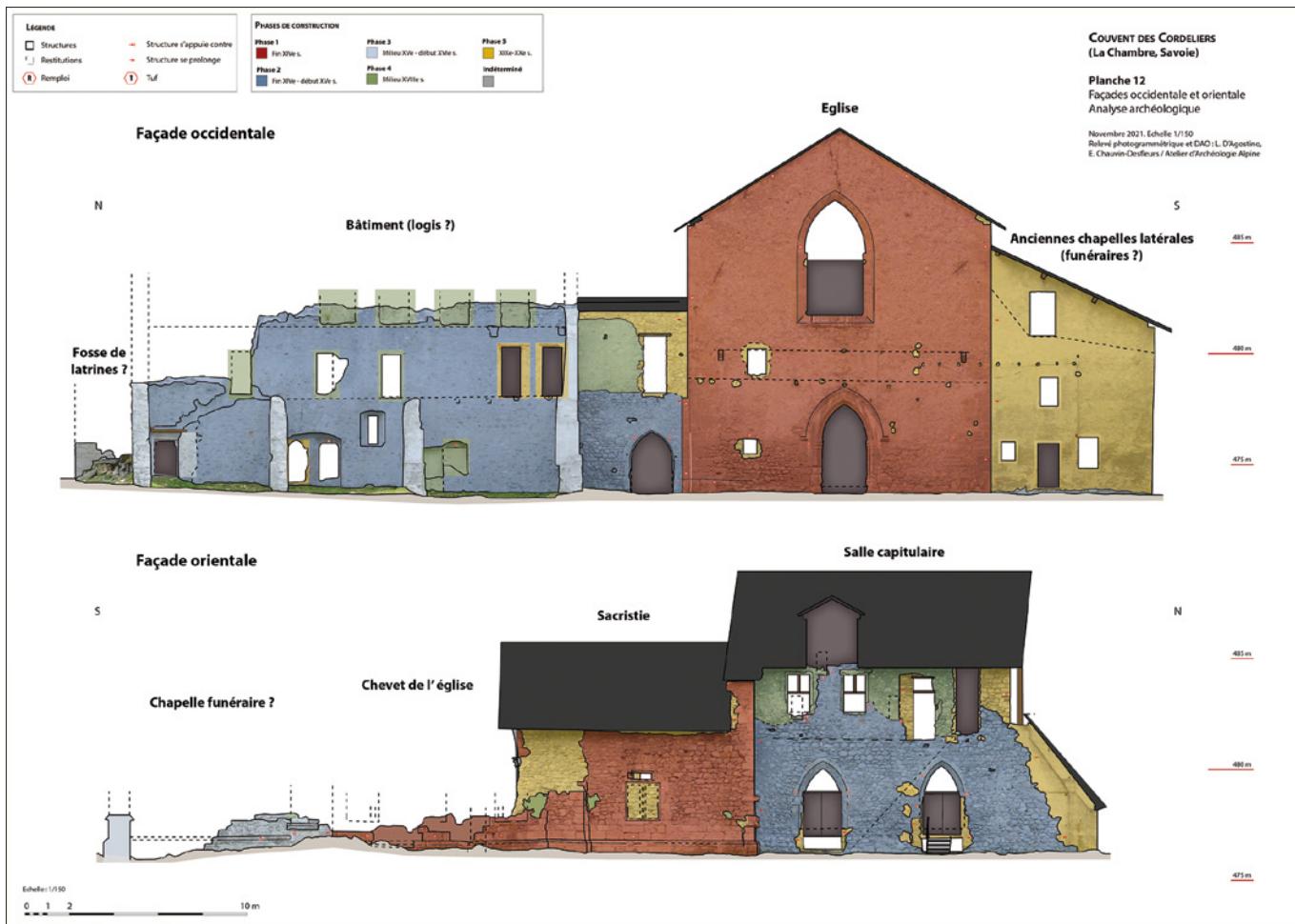
Volumes conservés de la salle capitulaire.



Les Franciscains en Savoie

L'ordre des frères mineurs, appelés aussi Franciscains ou Cordeliers en référence à la corde qui leur servait de ceinture, trouve ses origines vers 1209 dans une communauté groupée autour de saint François, fils d'un riche marchand d'Assise en Italie. Cette nouvelle proposition de vie religieuse, fondée sur la pauvreté, reçoit une règle en 1223, peu avant la mort de François en 1226. Il est canonisé en 1228 et ce premier ordre « mendiant » soutenu par la papauté connaît alors une ferveur populaire importante tout au long du XIII^e siècle, donnant notamment lieu à la formation d'un deuxième ordre féminin, les Clarisses.

Dans le territoire de la Savoie médiévale, qui est recouverte par les anciens diocèses du nord des Alpes (Genève, Grenoble, Maurienne et Tarentaise), les implantations franciscaines restent rares au XIII^e siècle, sans doute à cause de la faiblesse du réseau urbain. Les ordres mendiants ne peuvent asseoir leurs implantations que sur une population nombreuse et sensible à leurs arguments. Seule une dizaine d'établissements sont fondés au cours



Phases de construction des façades est et ouest. Relevé et DAO : E. Chauvin-Desfleurs, L. D'Agostino.



des XIII^e et XIV^e siècles, puis onze au XV^e siècle, portant le total à vingt et un établissements autour de 1500. Le principal exemple de ces implantations se trouve à Chambéry, où l'actuelle cathédrale et le Musée Savoisien sont constitués des anciens bâtiments du couvent franciscain établi vers 1220. À La Chambre, l'implantation des mendiants est plus tardive : dû aux libéralités de la famille de La Chambre, le couvent est fondé en 1365 dans une petite bourgade du fond de la vallée de la Maurienne, entre l'Arc et le torrent du Bugeon, à quelques centaines de mètres du prieuré bénédictin roman (actuelle église paroissiale). La donation, formée d'une maison, d'un verger et d'un pré, est destinée à une communauté de treize religieux. Malgré cet isolement géographique apparent, La Chambre est un lieu de passage important et régulier depuis l'Antiquité, sur la route entre Turin et Chambéry par la combe de Savoie, la Maurienne, le col du Mont-Cenis et le Val de Suse. La communauté est démantelée à la Révolution. Le couvent des Cordeliers sert pour stocker des foin, puis les bâtiments sont vendus aux enchères en 1803, comprenant l'église, le couvent, la sacristie, la chapelle et une fromagerie.

Plan des vestiges et phases de construction. Relevé et DAO : E. Chauvin-Desfleurs, L. D'Agostino

Culot d'une chapelle représentant un visage d'homme mûr.



Chapiteau et nervures d'une colonnette dans le chœur de l'église.



Façade occidentale, sculptures gothiques du portail de l'église.



Étude préalable

L'édifice est aujourd'hui en partie ruiné, sans affectation depuis le milieu du XX^e siècle au moins. Il a été acquis en 2008 par la commune qui a pour objectif de le conserver et surtout de lui trouver une nouvelle vie. Le site a été inscrit au titre des Monuments historiques en 2021. Devenu trop dangereux, le bâtiment dit « des hôtes », encore en élévation en 2010, a malheureusement été démolit. L'ensemble est entièrement menacé de démolition du fait de sa vétusté et des risques d'effondrement. Malgré la ruine, il reste de belles élévations et dans certaines parties les voûtes du couvent primitif sont encore en place. Le plan général de l'ensemble et ses transformations successives peuvent être appréhendés par l'archéologie du bâti et aider à la caractérisation des différentes périodes d'aménagement des édifices conservés. Dans le cadre de la mission globale d'étude préalable placée sous la direction de Dominique Perron, architecte du Patrimoine, et de Benoît Chambre, architecte, une étude archéologique préalable de l'ancien couvent des Cordeliers de La Chambre a été commanditée par la commune. Elle avait plusieurs objectifs. Le premier était de dresser l'état des lieux des bâtiments conservés (photographies, plans, relevés d'élévations ponctuels) en mettant en lumière les différentes périodes de construction représentées et les fonctions des bâtiments aujourd'hui conservés. Ensuite, il est apparu nécessaire de proposer un premier phasage des vestiges et de mettre en regard l'état des connaissances actuelles à partir de la documentation historique et les bâtiments visibles. Enfin, il fallait évaluer avec plus de précision le potentiel arché-

logique du site et établir les problématiques d'une étude archéologique de bâti et éventuellement de fouilles au sol à réaliser dans le cadre d'une restauration des bâtiments.

Les bâtiments conservés

De nos jours, l'ancien couvent des cordeliers de La Chambre est un ensemble architectural bien reconnaissable mais très dégradé et mutilé. Il forme un vaste rectangle de bâtiments couvrant une surface au sol d'environ 1760 m². La façade ouest du couvent est sans doute la plus évocatrice par la juxtaposition de la façade de l'église, conservée jusqu'au pignon et ouverte d'un portail à archivoltes gothiques et d'une grande baie axiale dont les remplages ont disparu, et de la porte d'entrée du cloître. Au sud de la façade de l'église est adossé un édifice recouvert d'enduit et percé de fenêtres du XIX^e et du XX^e siècle, mais il recèle encore des vestiges de chapelles latérales attribuables à la fin du Moyen Âge. Au nord de la porte occidentale du cloître, s'ajoutait un autre édifice dont subsistent quatre départs de murs et quelques traces au sol qui marquent l'emplacement d'un ancien logis. Depuis l'est, la perception est plus délicate du fait de la ruine des bâtiments et des modifications des espaces au XIX^e siècle. Une légère excroissance polygonale est visible à l'est au niveau de l'ancien chevet de l'église. Complètement ruinée à l'est mais conservée jusqu'au faite du pignon à l'ouest, cette dernière occupait toute l'aile sud du couvent. L'aile orientale est encore bien conservée même si elle a perdu de sa hauteur initiale et plusieurs salles médiévales sont juxtaposées au nord de l'église : la sacristie,

la salle capitulaire, un oratoire destiné aux frères, le clocher qui s'est effondré sur lui-même puis à l'extrémité nord, une chapelle gothique. Enfin, le cloître évoque encore assez vivement l'organisation du couvent et la hiérarchisation des espaces avec son plan carré, deux de ses galeries conservées et ses arcatures ouvrant sur l'atrium. D'imposantes élévations médiévales sont donc visibles et les voûtements des salles gothiques sont bien conservés. Toutefois, l'église a souffert et seule une travée et demie des voûtes du XVIII^e siècle est conservée à l'ouest mais menace de s'effondrer.

Les constructions gothiques (fin du XIV^e et XV^e siècle)

De la donation initiale de la famille de La Chambre en 1365, rien n'est perceptible dans l'édifice actuel. Les premiers franciscains ont toutefois dû s'installer dans cette maison et, rapidement, entamer les travaux de construction de leur futur couvent. Il est probable que des vestiges subsistent malgré tout dans le sous-sol, ce qui permettrait de retracer plus fidèlement le contexte d'implantation et de développement du couvent. Le chantier commence sans doute peu après 1365, par l'église et sa sacristie (Phase 1). L'édifice, bien que de taille modeste par rapport aux grands couvents urbains, reste dans les canons de l'architecture franciscaine : un plan longiligne (41 m de longueur et 14 m de largeur) articulé autour d'une nef unique et d'un chœur légèrement plus étroit, sans collatéraux ni transept, sans déambulatoire ni chapelles latérales. Une deuxième tranche de travaux est matérialisée par la construction des murs périphériques

Culot, nervure d'arc et fût de colonnette en emploi dans les galeries du cloître.



Millésime de la restauration de l'église peint sur un pilastre de la nef de l'église.

du cloître à l'ouest et au nord, et de l'aile orientale du couvent (Phase 2). Cette dernière comprend alors une salle capitulaire, un clocher et deux chapelles ou oratoires destinés aux frères. Au moins un étage, si ce n'est deux surmontent également ces salles et accueillent vraisemblablement les cellules des frères dont il est délicat de proposer le nombre sans des recherches plus approfondies sur les cloisonnements de l'étage. La morphologie des voûtes et la structure des baies ne sont pas fondamentalement différentes et il a dû s'écouler quelques années tout au plus, plaçant cette deuxième tranche de travaux autour de la fin du XIV^e siècle ou du début du XV^e siècle. À cette période, il existe un premier cloître dont la morphologie exacte nous échappe.

Une troisième tranche de travaux intervient avec la construction du logis ouest, qui vient s'appuyer contre la façade occidentale du cloître (Phase 3). Sa morphologie globale est relativement bien cernée; il a pu s'agir soit d'un bâtiment d'accueil pour les étrangers, soit d'un noviciat, soit d'un édifice plus utilitaire pour la communauté, qui avait besoin d'une bibliothèque, d'un réfectoire et de différents locaux. La présence de décors en accolade sur les linteaux des portes et fenêtres évoque plutôt une construction à partir du milieu du XV^e siècle. Le XV^e siècle est sans doute aussi le moment d'une grande ferveur des élites locales qui cherchent à se faire inhumer dans le clos franciscain; cinq chapelles latérales, vraisemblablement à vocation funéraire, sont ajoutées le long de la nef et du chœur de l'église primitive.



Détail d'une clé de voûte de la salle capitulaire.

Les travaux de rénovation et les réaménagements des espaces (XVIII^e et XIX-XX^e siècles)

Une rénovation du couvent intervient à l'issue de la Réforme (Phase 4), mais il reste difficile de dater avec précision les travaux, à l'exception de ceux de l'église qui s'achèvent sans doute avec une nouvelle consécration en mai 1747, comme en témoigne une inscription sur un pilastre de la nef. Les travaux sont d'ampleur: le couvrement de la nef de l'église est entièrement rénové avec la création de voûtes d'arêtes, de grandes baies sont percées dans les quatre travées nouvellement créées. Le cloître est reconstruit entièrement à cette même période, avec cette fois un étage qui dessert les cellules des frères dans l'aile orientale et le premier étage du bâtiment ouest. De nombreux éléments sculptés, issus de parties d'édifices détruits, sont employés dans les piles des galeries.

Enfin, le couvent est vendu comme Bien national et démantelé entre plusieurs propriétaires après la Révolution (Phase 5). Une partie s'effondre avant 1865: le chœur de l'église, la moitié de la nef et trois chapelles latérales disparaissent et ne subsistent qu'à l'état de ruines. Tout au long du XIX^e siècle et la première moitié du XX^e siècle, les bâtiments restant sont subdivisés par des murs de refend, des planchers ou des dalles en béton pour créer des appartements, des ateliers et des structures agricoles.

*Laurent D'Agostino
et Evelyne Chauvin-Desfleurs*

Pilastres, fenêtres hautes et voûtes du XVIII^e siècle de la nef de l'église.



de la fouille au musée

entrée au Musée Savoisien des objets préhistoriques de l'abri de La Fru (Savoie)

Nucleus azilien.



MUSÉE SAVOISIEN
ARCHÉOLOGIE
& COLLECTIONS

À l'occasion de sa rénovation, le Musée Savoisien, musée du Département de la Savoie, a demandé à la commune de Saint-Christophe-la-Grotte de lui faire don des objets issus du site préhistorique de La Fru, le plus ancien de Savoie et l'un des plus anciens des Alpes du Nord. Mais si les diverses études ont donné lieu à des inventaires scientifiques précis, il fallait encore rédiger un inventaire administratif aux normes actuelles afin de permettre juridiquement le transfert de propriété. Le Musée Savoisien demande alors l'intervention de l'État, qui va déclencher un chantier des collections permettant à la fois le reconditionnement dans des emballages protecteurs, mais aussi l'inventaire administratif et la mise en relation avec la documentation rédigée pendant la fouille, afin de permettre cette intégration aux collections du musée. L'acquisition des objets de La Fru permettra ainsi au musée départemental d'évoquer les tout premiers moments de l'Humanité en Savoie.

Pourquoi faire entrer au musée tous les objets de l'abri de La Fru ?

Dès le début du projet de rénovation du Musée Savoisien, l'équipe constate que l'ancien parcours du musée ne commence qu'au Néolithique, alors que la fouille de La Fru permettrait désormais de le faire commencer bien plus tôt, entre 17 000 et 9 000 avant nos jours (Pion 1990, Pion 2009). Une concertation avec l'État est engagée afin d'évaluer l'opportunité, la pertinence et la faisabilité d'un don des objets par la commune, propriétaire de l'abri. Issus d'une fouille programmée, ils sont sous garde de l'État et nécessitent un inventaire administratif, en plus des inventaires scientifiques, ainsi qu'un emballage adapté.

L'acquisition de la totalité des objets par le Département de la Savoie au profit du Musée Savoisien répond alors à plusieurs objectifs :

- la protection et la conservation des objets dans des conditions adaptées (température, humidité) ;
- leur étude par des chercheurs et étudiants (certains restes de faune chassée, par exemple) ;
- la garantie d'une protection juridique, le statut d'objets de musée leur procurant le statut de trésors nationaux ;
- leur valorisation (prêts pour exposition, base de données en ligne à la réouverture etc.) ;
- leur exposition au sein du parcours permanent du musée rénové.

Fig. 2 : L'abri sous roche de La Fru de nos jours.





Une « halte de chasse » vieille de 17 000 ans

L'abri préhistorique de La Fru, situé en Chartreuse (Savoie) sur la commune de Saint-Christophe-la-Grotte, a été découvert fortuitement en 1980 par Gilbert Pion, docteur en Préhistoire [Fig. 1]. Éloigné de quelques centaines de mètres de « Gerbaix Dessus », habitat préhistorique de plein air, également fouillé par Gilbert Pion, cet abri prend place au cœur du passage naturel qui reliait à l'époque la vallée de Saint-Thibaud-de-Couz à celle des Échelles [Fig. 2]. Cette position était stratégique vis-à-vis de la chasse.

Les recherches archéologiques ont commencé en 1980 [Fig. 3]. Les campagnes de fouilles livrent alors des milliers d'os et de silex, qui permettent de reconstituer l'histoire de l'occupation discontinue du lieu, de -15 000 à -7 000.

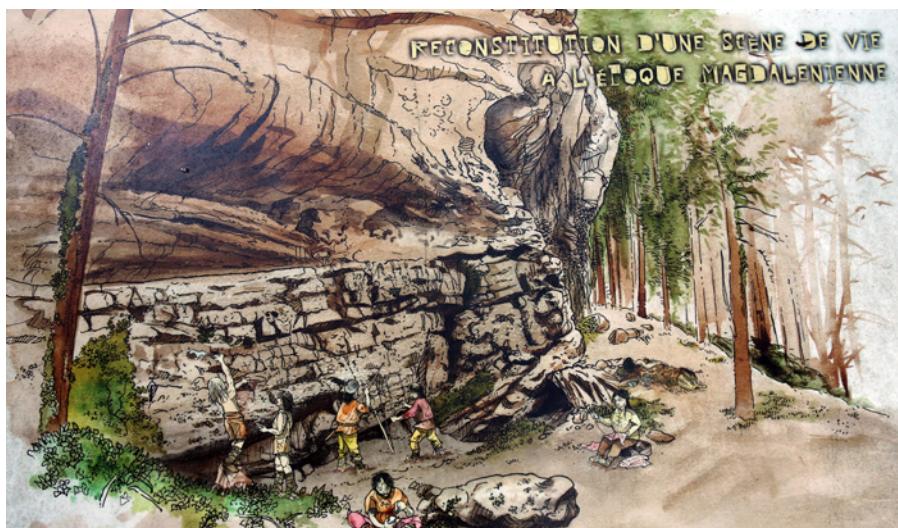
Dès les premières campagnes de fouilles, des restes de foyers sont repérés tout le long de la falaise. L'espace est délimité par des blocs en arcs de cercles. Les trous de piquets identifiés autour des foyers ainsi que les objets découverts permettent de reconstituer des activités du quotidien, notamment la préparation des viandes et le travail des peaux. L'équipe scientifique conclut après plusieurs années qu'il s'agit là d'une halte de chasse, occupée par intermittence durant des millénaires [Fig. 4].

Fig. 1 : Localisation de l'abri de La Fru, près de Chambéry. Denis Vedelago et Bruno Peyronnet / Gédéon Programmes.



Fig. 3 : Fouille en carrés au pied de la falaise, années 1980.

Fig. 4 : Dessin de restitution de l'abri. Alterespaces.



Les débuts de l'Humanité en Savoie

La fouille, en carrés et par couche stratigraphique, a dès le début été accompagnée d'études sur l'environnement : étude des sédiments, des os d'animaux, des pollens, datations au radiocarbone etc. via diverses collaborations de qualité (Université de Besançon, Institut du Quaternaire de Bordeaux, Institut de Géographie alpine de Grenoble et Muséum d'Histoire Naturelle de Paris).

Aujourd'hui, après les fouilles de Gerbaix Dessus, Saint-Thibaud-de-Couz, La Grande-Gave et La Grande Rivoire, il est établi que le site de La Fru constitue l'un des sites d'occupation les plus anciens des Alpes du Nord et le plus ancien de la Savoie, dans l'état actuel des recherches. Il témoigne du premier peuplement de cette partie des Alpes par les Magdaléniens, permettant de tenir un discours sur le début de l'Humanité dans cette région. Les nombreuses études paléo-environnementales permettent d'évoquer l'évolution du climat, de la faune, de la flore et de l'interaction entre l'Homme et ces éléments, mais aussi les disciplines de spécialistes s'y rapportant. Les artefacts permettent, quant à eux, de retracer les grandes cultures du Paléolithique récent, l'outillage sur pierre et sur matière dure animale, et ainsi de tenir un discours construit, cohérent et sans hiatus sur l'évolution de l'Homme dans les Alpes françaises de -15 000 à -7 000.

Un site permettant d'évoquer plusieurs époques

La culture magdalénienne (il y a 17 000 ans) est représentée par le silex taillé et des mandibules de rennes, espèce typique du climat froid de l'époque, ainsi que des outils et armes sur matière dure animale [Fig. 5].



Fig. 5 : Pointes de sagaies, Magdalénien. Musée Savoisien, Département de la Savoie.



Fig. 6 : Lames retouchées, Azilien. Musée Savoisien, Département de la Savoie.



Fig. 7 : Perles en coquillages percés, Mésolithique. Musée Savoisien, Département de la Savoie.



Fig. 7 : Microlithes, Mésolithique. Musée Savoisien, Département de la Savoie.

La culture azilienne (il y a 15 000 ans) est reconnue dans plusieurs secteurs de l'abri. L'épaisseur et la densité des couches montrent une occupation saisonnière répétée, hypothèse confirmée par les datations au radiocarbone. Les restes osseux témoignent de la chasse du cerf, du cheval, du chevreuil, du chamois, du bouquetin, du loup, ainsi que de la marmotte, espèces forestières et montagnardes. Nous sommes alors à la fin de la dernière glaciation, qui voit un réchauffement progressif et l'apparition de la forêt. Les déchets de taille de silex sont nombreux, ainsi que les outils : lames de silex retouchées (pour fabriquer racloirs et couteaux) et burins (pour le travail de l'os, du bois, de pointes à dos; [Fig. 6]). L'os travaillé est également représenté : andouiller de cerf découpé, lustré, taraudé, avec intention d'emmanchement d'outil, notamment.

La culture mésolithique (il y a 9 000 ans) correspond à une nouvelle période de réchauffement qui entraîne une modification importante de l'environnement : la forêt tempérée s'installe ; les cerfs, les chevreuils et sangliers deviennent majoritaires. Les innovations techniques permettent à l'Homme de s'adapter à ces changements, entraînant avec elles des modifications importantes dans les structures sociales. Le matériel recueilli témoigne de ces nouveautés : lamelles de silex, éclats retouchés en outils, triangles scalènes ou isocèles, très petits burins, et également perles en coquillages percés [Fig. 7]. Il s'agit majoritairement d'armatures de chasse adaptées à la modification du gibier, avec une utilisation probable d'arcs.

Un chantier des collections colossal

Pour aboutir au transfert de propriété, l'intervention de l'État est nécessaire. Celui-ci lance à la fin de l'année 2018 un grand chantier des collections sur les objets de 55 sites archéologiques de la Savoie déjà fouillés, dont l'abri de La Fru. La société Éveha est mandatée pour ce faire et affecte trois agents durant quatre mois à cette mission, pour environ 100 000 euros. Le chantier a lieu au dépôt de fouilles de la Savoie. Gilbert Pion, le responsable des fouilles de l'abri de La Fru, participe alors bénévolement au chantier, afin de faire le lien avec les archives de ses propres fouilles, plus de 100 cahiers manuscrits. L'opération aboutit, pour le site de La Fru, à un inventaire normé de 67 pages, puis à l'emballage des objets dans 1 315 sachets répartis dans 50 caisses.

Six mois de procédure administrative

Le 15 janvier 2021, l'archéologue et la directrice du musée rencontrent les élus de la commune afin de discuter de l'éventualité du transfert de propriété, sous forme d'un don manuel à titre gratuit. Lors de son conseil municipal du 5 mars 2021, la commune vote à l'unanimité le transfert de propriété de l'intégralité du mobilier archéologique au profit du Département de la Savoie. Le dossier d'acquisition est ensuite présenté par l'archéologue du musée le 30 mars 2021 à la commission régionale d'acquisition pour les musées de la région Auvergne-Rhône-Alpes, avec l'avis très favorable des experts du Musée National d'Archéologie, qui appuient notamment la demande du musée de mise à l'inventaire de la totalité des objets afin de « ne pas disperser un ensemble scientifiquement cohérent. » Ce passage en commission est obligatoire afin que les musées ne fassent pas entrer des objets non pertinents dans leurs collections,

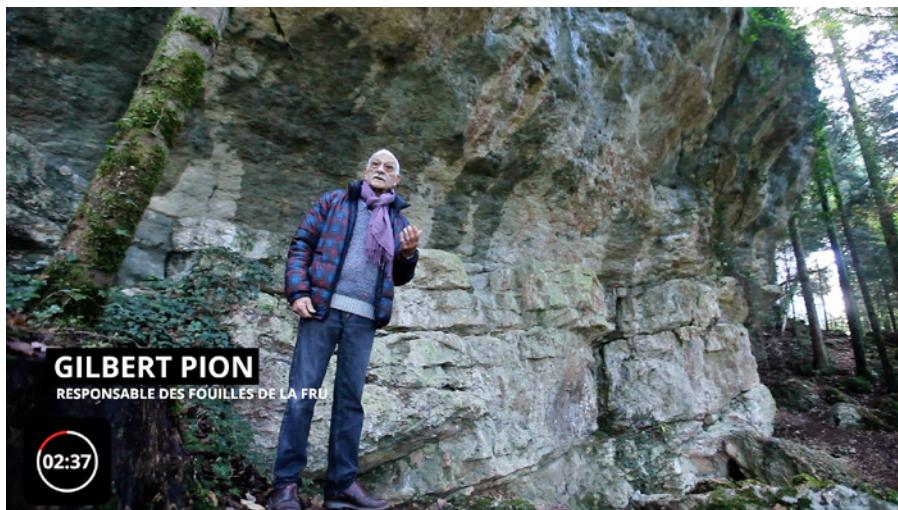


Fig. 8 : Extrait du film pédagogique du musée, avec Gilbert Pion, docteur en Préhistoire, responsable des fouilles archéologiques du site de La Fru.

dont la conservation engage la collectivité. Avec un avis positif, l'État s'engage à financer une partie importante des futures dépenses, notamment la restauration des objets, mais aussi leur valorisation (expositions etc.). Le 9 avril, le Département reçoit la notification écrite de l'État lui octroyant un avis favorable de la commission scientifique régionale d'acquisition, à l'unanimité. Le dossier est ensuite présenté à la commission permanente du Département de la Savoie le 11 juin 2021 : le transfert de propriété à titre gratuit par la commune de Saint-Christophe-la-Grotte de l'ensemble du mobilier archéologique du site de La Fru est définitivement acté par le Département. S'ensuivra la mise à l'inventaire du musée, notamment l'intégration des données scientifiques des objets dans une base de données et la prise de clichés en haute définition des objets. À la réouverture du musée, toutes les fiches de la base de données seront mises en ligne pour diffusion au public le plus large, accompagnées d'une ou plusieurs photographies par objet.

La mise en valeur des objets

Parmi les cinquante caisses d'objets, une petite partie d'entre eux vont intégrer les vitrines et le reste sera conservé en réserves pour de futures études. Ce long travail de sélection a été effectué par l'archéologue du musée avec le responsable de la fouille, Gilbert Pion. Les heureux élus seront visibles à différents endroits du parcours : « Pouvoir et territoire » (pour évoquer la définition du Magdalénien, de l'Azilien et du Mésolithique, dans le contexte de la fin de la dernière glaciation) avec notamment un documentaire trilingue permettant de présenter l'abri *in situ* [Fig. 8] et trois films présentant la palynologie, la carpologie et la dendrochronologie [Fig. 9] ; « Habillement » (parures, perles, pendeloques, outils de travail des peaux), avec un dessin animé présentant l'évolution des vêtements de la Préhistoire au Moyen Âge sur le territoire, ainsi qu'un jeu en réalité augmentée dans lequel le visiteur pourra virtuellement s'habiller des vêtements de son choix ; et enfin « Alimentation et Environnement » (présentation des outils de chasse et de la faune chassée).

Le renouvellement de la mise en valeur du site

Les divers échanges occasionnés par la demande de transfert de propriété des objets ont donné lieu à un renforcement des liens entre le Département et la commune. Les élus de la commune, ainsi que le personnel du site des grottes, ont été invités à venir découvrir les objets au dépôt de fouilles. Il a également été acté un renouvellement de l'espace muséographique présentant les grottes géologiques de Saint-Christophe, lieu de départ des visites des grottes, afin d'intégrer un discours archéologique présentant l'abri préhistorique et des fac-similés des objets. Ce sera aussi l'occasion de renouveler le parcours ludique de plein air « Azil et Magda », qui permet aux familles de découvrir le site en s'amusant. Enfin un panneau pédagogique va être implanté devant le site préhistorique. Conçu par le Musée Savoisien, en lien avec le responsable de la fouille, il est financé par la conservation départementale du patrimoine. Il détaille l'histoire des fouilles, les objets découverts pour chaque période, ce qu'il faut retenir du site et invite le visiteur à découvrir le parcours Azil et Magda et les objets présentés au Musée Savoisien.

Ainsi, les discours tenus au musée départemental, à l'espace scénographique municipal et *in situ* au pied de l'abri seront cohérents et inviteront les visiteurs à découvrir tour à tour chacun des points d'intérêt.

Audrey Roche et Fabienne Buisson

Bibliographie

- Desbos, Honoré, 2019 : Desbos Alexia, Honoré Sabrina. Bassens, Chantier des collections du dépôt d'archéologie de Savoie. Rapport final. Limoges : Éveha, 2019, 320 p.
- Pion 2009 : Pion, Gilbert. La fin du Paléolithique supérieur dans les Alpes du nord françaises et le Jura méridional (PCR). Paris : Société préhistorique française (SPF), Mémoire L, 2009, 198 p.
- Pion 1990 : Pion, Gilbert et alii. L'abri de La Fru à Saint-Christophe-la-Grotte (Savoie). Gallia Préhistoire. 1990. 32. p. 65-143.

Remerciements

Eveha et le Service Régional d'Archéologie d'Auvergne-Rhône-Alpes pour la mise à disposition d'informations. Alterespaces, Ateliers Adeline Rispal, Gédéon Programmes et Gilbert Pion pour la fourniture d'illustrations. Bruno Peyronnet et Fabienne Buisson pour l'adaptation technique des illustrations à la revue.

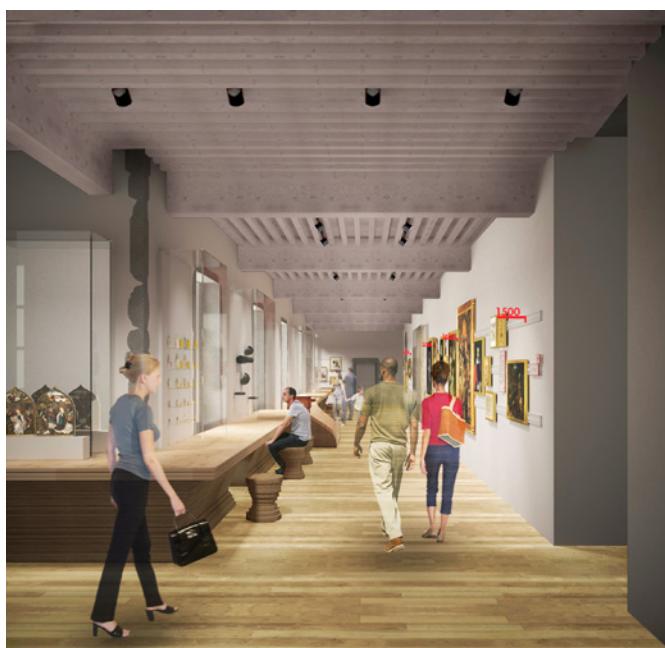


Fig. 9 : Scénographie de l'espace «Pouvoir et territoire» du Musée Savoisien, dans lequel le mobilier de La Fru prendra principalement part.

Ateliers Adeline Rispal.

E Capoë ! Rumilly au XVII^e siècle

Le musée Notre Histoire à Rumilly.



MUSÉES
& EXPOSITIONS



Une vue du parcours de l'exposition.

Le musée Notre Histoire présente, jusqu'au 23 décembre 2022, une exposition pour découvrir la ville de Rumilly il y a quatre cents ans en imaginant un moment de l'année 1622 capturé dans quatre « instantanés ». Chaque scène dessinée par Aurélie Bordenave est composée selon les indications de la responsable du musée, Marie-Magali Bernadet, et d'un historien, Dominique Bouverat. Elles sont les plus vraisemblables possible compte tenu des connaissances historiques actuelles. Écrans numériques, manipulations et jeux accompagnent le parcours et approfondissent le propos.

À partir des mythes historiques locaux bien connus (épisode du « E Capoë »), le musée creuse l'histoire du XVII^e siècle, siècle riche en événements pour la ville.

La recherche scientifique de l'exposition a été confiée à Dominique Bouverat, docteur en Histoire et auteur de plusieurs recherches universitaires sur Rumilly. Le fruit de cette recherche sur Rumilly vient d'être publié.

Dominique Bouverat : « Du dépouillement des archives de Rumilly à la quête des œuvres en passant par l'élaboration d'un scénario muséographique, participer à ce travail sur l'exposition s'est avéré particulièrement passionnant. Le moment choisi constitue l'un des temps forts de l'histoire de la petite ville. Malgré tout, le thème était ambitieux car le matériel disponible est limité pour cette période. Ce qui n'a pas empêché ce projet d'aboutir et de se concrétiser de belle manière à travers une présentation de plans, d'objets, de dessins et autres portraits d'époque. »

Le musée a ensuite commandé la représentation de quatre lieux de la ville inspirés du plan scénographique du *Theatrum Sabaudiae* à Aurélie Bordenave, illustratrice scientifique. Quatre lieux particulièrement importants et vivants pour la ville ont été choisis : couvents, fortifications, place du château, église. De manière ludique, ils donnent à voir de manière vivante la vie dans la cité au XVII^e siècle, ses habitants.

Aurélie Bordenave : « Remonter le temps grâce aux illustrations est un exercice minutieux qui demande un grand travail d'enquête, que j'ai été ravie de mener aux côtés de Marie-Magali et de Dominique. C'est un exercice passionnant et cette modeste contribution pourra, je l'espère, permettre aux Rumiliens et Rumiliennes de s'approprier l'histoire de leur ville. »

L'exposition a été enrichie par des nombreux prêts du réseau des Musées de France alentours. Des objets exceptionnels, rarement montrés au public sont exposés.

Une plongée dans le XVII^e siècle....

Vivre à Rumilly au XVII^e siècle, c'est résider entre ville et campagne, tout en demeurant plongé dans la culture d'une cité d'essence médiévale.

Malgré sa taille modeste, Rumilly n'est pas restée à l'écart des soubresauts de l'Histoire.

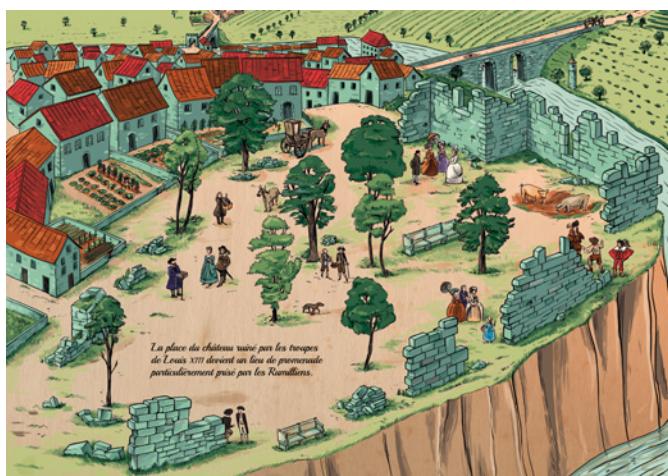
L'esprit de la Contre-Réforme catholique en fait une « ville sonnante » et cherche à modeler les esprits. Au cours de ce « tragique XVII^e siècle », les habitants sont engagés dans les conflits du temps. Ils sont touchés de plein fouet par le dérèglement des saisons, de mauvaises récoltes et menacés par la peste. Rumilly apparaît également comme une petite ville commerçante industrielle où se conjuguent inégalités sociales et solidarités.

Une ville sonnante

Proche de Genève, passée à la Réforme au début du XVI^e siècle, Rumilly devient un foyer de la Contre-Réforme, qui cherche à construire un nouveau type de chrétien, à la spiritualité plus intériorisée et à la morale plus exigeante. C'est notamment l'œuvre de François de Sales. Rumilly participe également au large mouvement de création de maisons religieuses, les capucins, les visitandines, les bernardines réformées et les oratoriens, donnant à la ville un réel prestige.

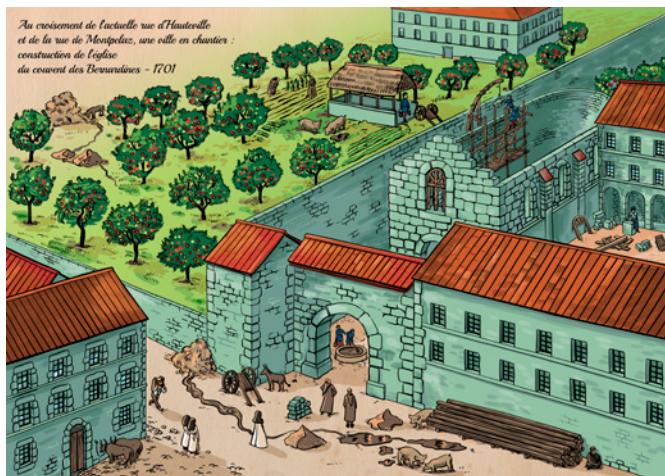
Un « tragique » XVII^e siècle

En mai 1630, l'armée française décide d'occuper la Savoie pour s'assurer la maîtrise du Mont-Cenis. Le duché est conquis en un mois et les villes, dont Rumilly, prises sans difficulté.



«La place du château ruiné par les troupes de Louis XIII devient un lieu de promenade particulièrement prisé par les Rumilliens» : illustration inspirée des planches du Theatrum Sabaudiae.

Aurélié Bordenave, illustratrice scientifique.



Construction de l'église du couvent des Bernardines en 1701 : Aurélié Bordenave, illustratrice scientifique.

Et pourtant, cette « promenade militaire » a donné lieu à Rumilly à un mythe très important d'une défense héroïque, l'épisode du « E Capoë! ». Malgré la légende, Rumilly se rend et échappe au pillage, mais non au démantèlement ultérieur de son château et de ses fortifications.

Une petite capitale

La situation géographique de Rumilly au carrefour de plusieurs voies de communication entre Chambéry et Genève confère à la ville une vocation naturelle de lieu de passage et d'échanges. Avec ses marchés et ses foires, elle peut s'afficher comme une place commerciale d'importance en Savoie.

La présence d'une noblesse nombreuse et de qualité participe alors au prestige de la ville. Outre quelques charges militaires ou administratives, cette aristocratie possède des domaines ruraux qui leur procurent des revenus et une partie de leur consommation quotidienne.

Marie-Magali Bernadet
et Dominique Bouverat

L'étude historique commandée par le musée a été publiée par l'Académie Salésienne.

Tome 128 Dominique Bouverat *E Capoë! Rumilly aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles* en vente à l'accueil du musée – 35 €.

infos pratiques

Notre Histoire, musée de Rumilly

5 place de la manufacture
74150 Rumilly

04 50 64 64 18
contact@musee-rumilly74.fr

Ouvert du mercredi au samedi
de 14h30 à 17h30.

Fermé dimanches et jours fériés.

Fermetures annuelles du 3 au 20 août
et du 24 au 31 décembre.



Présentation de l'exposition lors de l'inauguration.



Une visite commentée de l'exposition.

1872-2022 : 150 ans du premier musée aixois le musée Faure d'Aix-les-Bains se retourne sur son passé



**MUSÉES
& EXPOSITIONS
RÉSEAU ENTELACS –
MUSÉES ET MAISONS
THÉMATIQUES
DE SAVOIE**

L'exposition actuellement présentée au Musée Faure, « Capharnaüm », remémore le premier musée fondé à Aix-les-Bains en 1872, à l'initiative de Ludovic Napoléon Lepic (1839–1889), issu d'une famille parisienne de militaires bonapartistes, qui en fut le premier conservateur. Cette exposition a été réalisée par les équipes du Musée Faure / Archives municipales de la Ville d'Aix-les-Bains.

Érudit, archéologue, collectionneur, expérimentateur, voyageur, artiste graveur, peintre, illustrateur, homme du monde... le vicomte Lepic fait preuve d'un véritable esprit de curiosités. L'exposition présente les différentes facettes de cet homme éclectique qui s'illustra par ses peintures de paysages et de marines, son invention de la gravure à l'eau-forte mobile, et par sa passion d'archéologue et de collectionneur. Elle raconte comment, en 1872, ce personnage propose à la municipalité d'Aix-les-Bains de créer un musée artistique, archéologique et d'histoire naturelle.

Le Musée Lepic, qui devint au début du XX^e siècle le « musée municipal » d'Aix-les-Bains, est constitué de collections de nature variée : des tableaux et des gravures de Lepic lui-même, des œuvres de sa collection personnelle ou de sa famille, de donateurs aixois ou en villégiature, ainsi que des tableaux et des sculptures en dépôt de l'État. À la collection artistique s'ajoutent des objets d'archéologie romaine, gauloise, égyptienne, danoise, et de cités lacustres locales. On trouve également au Musée Lepic une collection d'objets d'histoire naturelle, de faïences, de médailles, de bijoux, d'armes, de verrerie, etc. Le tout forme un

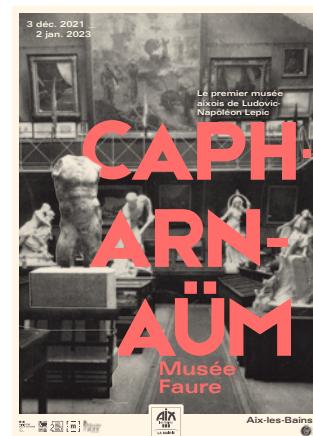


ensemble d'objets hétéroclites, qui s'accumulent au fil des dons et des années, dans l'esprit d'un cabinet de curiosités.

Ce musée ouvre en 1872 au deuxième étage du château des marquis d'Aix – actuel hôtel de ville d'Aix-les-Bains. Il est relocalisé dix ans plus tard dans le Temple de Diane, transformé par l'architecte Grisard pour l'accueillir. Le public est composé principalement d'érudits, d'étudiants, de donateurs et de voyageurs curieux mais l'institution, à entrée libre, a aussi une vocation d'éducation populaire.

Faute d'inventaire de la collection d'origine, les cartes postales de la fin du XIX^e siècle permettent de reconnaître certaines œuvres du fonds ou d'en identifier d'autres qui ont malheureusement disparu depuis. Ces vues témoignent de l'accumulation et de la saturation de la présentation, à l'inverse des white cube qui caractériseront les musées modernes du dernier tiers du XX^e siècle. La scénographie de l'exposition « Capharnaüm » s'inspire de l'accrochage de cette période et en restitue l'esprit, sans toutefois viser une reconstitution à l'identique.

Exposition *Capharnaüm*, collection Lepic -
© Musée Faure, Aix les Bains



Exposition *Capharnaüm*.
© Musée Faure, Aix les Bains



Le lac aux cerfs. Ludovic-Napoléon Lepic
© Musée Faure, Aix-les-Bains.



Sans titre, marine. Ludovic-Napoléon Lepic
© Musée Faure, Aix les Bains

Dans les années 30, l'extension des Thermes nationaux d'Aix-les-Bains est l'occasion de mettre au jour de nombreux vestiges et l'idée mûrit de consacrer le Temple de Diane à un musée archéologique. En avril 1942, pour engager ce projet, le maire fait transférer la collection Lepic à la Villa des Fleurs, bâtiment détruit depuis qui se trouvait à proximité immédiate du Casino d'Aix-les-Bains. Le musée gallo-romain du Temple de Diane ouvre en 1948. Seuls quelques objets de la collection Lepic intègrent sa présentation. De mauvaises conditions de conservation et la négligence ont conduit à la disparition et à la détérioration d'une partie de la collection.

Lorsqu'en 1942, Jean Faure lègue à la ville sa collection d'œuvres d'art, c'est l'occasion de créer un nouveau musée entièrement consacré aux beaux-arts. Les fonds Lepic et Faure sont réunis et transférés dans la Villa des Chimères, le musée actuel ouvre ses portes en 1949. Hasard de l'histoire, les œuvres de Ludovic-Napoléon Lepic y côtoient depuis celles d'Edgar Degas du fonds Faure : un clin d'œil à l'amitié profonde qui a lié ces deux artistes et une belle opportunité sur laquelle fonder le développement du musée dans les années à venir.

Autour de l'exposition

Une importante campagne de restauration de gravures et de tableaux a été réalisée pour préparer cette exposition. Aussi, lors des prochaines Journées européennes du patrimoine (17 et 18 septembre 2022), la Ville d'Aix-les-Bains met en avant le métier de restaurateur d'œuvres d'art avec des démonstrations de restaurations et des ateliers de pratique au musée Faure, ainsi que la visite d'un atelier de restauration.

Delphine Miège

« Capharnaüm » au Musée Faure

Exposition jusqu'au 2 janvier 2023
Du mercredi au dimanche
De 10h à 12h30 et de 14h à 18h
Gratuit pour les moins de 18 ans et pour tous
le 1^{er} dimanche du mois
Visites, événements et ateliers autour de
l'exposition

Suivez-nous sur nos réseaux @musee.faure

10 boulevard des Côtes, 73100 Aix-les-Bains

Lepic, artiste peintre

À 18 ans, le vicomte Lepic convainc son père d'entamer une formation aux Beaux-Arts, qui le conduit à suivre les cours du peintre du roi de Belgique Gustave Wappers, du peintre animalier Charles Verlat puis, après avoir ouvert un atelier au Louvre, ceux de Charles Gleyre et d'Alexandre Cabanel. Aux côtés d'Edgar Degas, Berthe Morisot, Claude Monet, Auguste Renoir, Paul Cézanne et Camille Pissarro, Lepic participe en 1860 à la création du Cercle de l'union artistique, qui monte la première exposition des peintres impressionnistes de 1874.

Il s'installe ensuite six ans sur la côte d'Opale, à Berck-sur-Mer où il s'illustre comme « peintre officiel de la marine » (1882). Cinq des six toiles de Lepic conservées au musée Faure représentent ces années d'escapades du peintre sur les rives de la Manche : peindre la mer devient une véritable passion qu'il partage avec son ami l'artiste Jules Dupré, du groupe de Barbizon. En 1883, le musée des Arts décoratifs lui consacre une exposition au Palais de l'Industrie où il présente 150 pièces.

Lepic, artiste graveur

Ce sont surtout ses gravures qui valent une première reconnaissance à Ludovic-Napoléon Lepic.

Désireux de « faire de la gravure comme un peintre et non comme un graveur », il invente la technique de « l'eau-forte mobile ». Ce n'est pas le mode de gravure de la plaque mais celui de son impression qui distingue sa démarche d'aquafortiste : son mode d'encre et d'essuyage de la matrice au chiffon lui permet, à partir d'une seule plaque, d'obtenir des effets très différents, tirant notamment 85 versions d'une même vue de l'Escaut, pour suggérer successivement un lever de soleil, un clair de lune, un orage, la pluie... Ces variations d'atmosphères placent Lepic dans le courant impressionniste. Avec sa technique, la gravure revendique une certaine liberté. Le musée Faure conserve un lot d'estampes conséquent de Ludovic-Napoléon Lepic, dont une sélection est présentée à l'occasion de cette exposition.



les verreries de Corbel

Chloé et François, les Infondus, soufflent du verre dans un four chauffé au bois à Corbel, comme au XVIII^e siècle.



PATRIMOINE INDUSTRIEL

Les verreries de Corbel étaient un patrimoine industriel local oublié de tous et récemment redécouvert. Au XVIII^e siècle, des verriers sont venus exploiter le bois de Corbel pour faire fonctionner leurs verreries. Le verre récolté au sol a été expertisé par M. Allain Guillot, souffleur de verre, MOF, et archéoverrier, mais aucune fouille archéologique n'a été effectuée.

Fig 3 : Four au site du Frou.



Contexte d'étude

Dans les années 1990, Raymond Moyroud a été chargé de recenser les verreries de Chartreuse par le Musée Dauphinois. En s'appuyant sur quelques archives, sur la tradition locale et la toponymie, il a pu retrouver quelques sites. Mais il n'a rien publié de complet sur le sujet à part quelques lignes englobées dans le thème des verreries du Dauphiné, ni même mentionné les lieux exacts des sites.

Les généalogistes de Mémoire des Entremonts, en faisant les relevés de l'état civil, ont découvert la mention « maître verrier » accolée à certains noms. Ce qui a donné l'envie à une équipe de bénévoles de partir sur les traces des verriers de Corbel, dans les archives tout d'abord puis sur le terrain.

Un milieu géographique particulier

Corbel au XVIII^e siècle est une paroisse dont une partie du territoire se trouve en France. En effet, deux hameaux sont situés du côté dauphinois du Guiers Vif, lequel fait la frontière entre la Savoie et la France. Or, les verreries sont situées de part et d'autre de cette rivière, à Corbel donc mais parfois en Savoie, parfois en France.

Sept verreries à Corbel

Les hommes de la famille Debelle ont fondé 13 verreries en Chartreuse dont 7 à Corbel. Elles n'ont pas fonctionné simultanément mais les unes après les autres. En 1687, la première mention d'une verrerie de Corbel apparaît dans un acte notarié qui indique que Gabriel Debelle emprunte de l'argent à son fils pour « construire une verrerie au lieu de Corbel en Savoie¹ ». Cet atelier, encore bien conservé, présente des ruines intéressantes avec quelques murs dont un est encore debout et un tas de pierres recouvrant probablement un four [Fig 1]. Cependant son accès est très difficile et même si la réserve de bois était probablement conséquente, cette verrerie ne pouvait pas travailler toute l'année, l'hiver était sans doute trop contraignant. Elle n'a donc pas fonctionné très longtemps.

Les fils de Gabriel Debelle, Antoine et Pierre ont ensuite créé en 1705 une verrerie dans un endroit plus propice. Le site est également conservé avec la délimitation des murs par la présence de pierres [Fig 2] et un amoncellement au centre recouvrant peut-être un four [Fig 3]. Cette verrerie, plus facile d'accès, travaillait probablement toute l'année. Des débris ont pu être récoltés au sol, ils sont d'une grande finesse signe d'un travail de belle qualité. Cette verrerie a duré une quinzaine d'années puis, le bois alentours s'épuisant, et l'épidémie de peste sévissant (des barrières ont été érigées sur le pont entre Corbel Savoie et Corbel France), l'atelier a été abandonné.

Seul Pierre Debelle d'Avignière est resté à Corbel, son frère est parti s'installer à St-Pierre-de-Chartreuse. Pierre était propriétaire d'une grande zone de terres agricoles et forestées au sommet de laquelle se trouvait son habitation. Dans la zone boisée, il a alors construit une verrerie qu'il a fait fonctionner avec son fils Joseph pendant que ses deux autres fils étaient en apprentissage. Au retour de l'aîné, Étienne, il lui a donné la moitié de la verrerie et des bois pour la faire valoir. Le site archéologique est particulier et ne correspond

[à gauche] Fig 1. Le site des Rousses.

[à droite] Fig 2. Le site du Frou.





Fête du verre de Corbel, juin 2022. Démonstration de soufflage de verre et atelier de fabrication de vitraux.

probablement pas à ce qu'il était dans son intégralité. Il n'est pas à exclure qu'une catastrophe (incendie, effondrement de terrain...) ait mis fin à l'exploitation de la verrerie. [Fig 4]

La troisième génération, François Debelle d'Avignière fils de Pierre et Pierre Debelle Duplan, fils d'Antoine, installe une nouvelle verrerie à Corbel en France en 1744. Pour la faire fonctionner, ils achètent des bois qu'ils devront couper « *en jardinant pour que les bois puissent renaître* »². Cette verrerie est plus vaste que les précédentes, située sur des terrains moins accidentés. Mais elle ne présente plus aucune trace de bâtiments, seul reste du verre au sol.

Quinze ans plus tard, les deux cousins changent de vallon, le bois autour de leur verrerie étant épuisé. Et 1762, ils exploitent une verrerie le long du ruisseau du Dixhuitieux, toujours à Corbel en France. Là, ils coupent un peu de bois chez leurs voisins sans en avoir l'autorisation, ce qui leur vaut un acte judiciaire. Cette verrerie dont il ne reste aucune autre trace que du verre au sol semble plus grande encore, avec plusieurs fours. Pour la faire fonctionner, les maîtres verriers font appel à des souffleurs de verre venus d'autres centres verriers, du Bugey notamment.

Deux autres sites verriers ont pu être identifiés, cependant aucune source ne les mentionne et il est difficile de dater de leur occupation. La verrerie des Gants n'a pas pu être découverte, cependant, une trace de bâtiment sur la carte sarde et le nom « la verrière » donné au lieu-dit dont les terres

appartenaient aux souffleurs de verre, laissent à croire qu'il y avait bien là un établissement en lien avec le verre.

Quant à la verrerie des Fiolins, le site a été identifié, au lieu-dit nommé « la verrière », sans pour autant qu'on sache quoi que ce soit à son propos. Impossible donc de le dater, même si on peut émettre l'hypothèse que la génération suivante de la famille Debelle ait pu la faire fonctionner durant un temps donné, avant de quitter la région.

Les caractéristiques des sites

Tous les sites de verreries présentés ci-dessus présentent les mêmes caractéristiques :

- Ils sont situés en pleine forêt, le bois étant l'élément essentiel pour la production de verre. En effet, pour que la fusion s'effectue, il fallait monter le four à 1100° C et cela consommait énormément de bois.
- Les ateliers sont construits en bas des pentes, il était plus facile de faire descendre du bois que de le remonter.
- Les verreries sont à proximité d'un cours d'eau. L'eau était omniprésente dans la verrerie ne serait-ce que pour faire tremper les outils en bois qui auraient pris feu au contact de la matière en fusion et pour hydrater les hommes.

Ce sont des sites de petites exploitations familiales avec des ateliers d'environ 8 m x 9 m mais une verrerie employait environ une vingtaine d'hommes, du souffleur de verre au voiturier en passant par les gamins, les bûcherons ou le potier.



Fabrication d'un verre à pied par les souffleurs de verre lors de la fête du verre de Corbel.

Conclusion

L'implantation des verreries de Corbel dans des endroits extrêmement escarpés, situés essentiellement le long du Guiers Vif rend leur accès difficile. C'est sans doute pour cela qu'elles ont assez vite été effacées de la mémoire collective. Cependant, la multiplicité des sites, tous attestés par la présence de verre au sol, montre l'importance de cette activité industrielle du XVIII^e siècle dans ce coin de Chartreuse. Il est à souhaiter que ces sites intéressent un jour un archéologue qui se penchera sur les verreries de Corbel.

Gaëlle Brancz

Notes

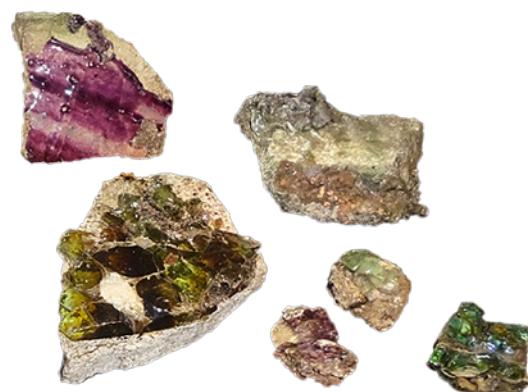
1. Fonds Rosset-Bressent, association Renaissance.
2. Archives Départementales de l'Isère 3E25141.

Jambe de verre soufflée, côtelée et ornée d'un cordon bleu, XVIII^e siècle.



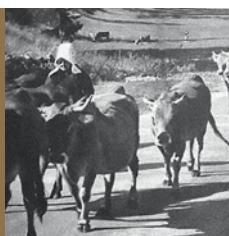
Exposition du matériel trouvé sur chaque site, fête du verre de Corbel, 2022

Fonds et parois de creusets enverrés.



l'agro-pastoralisme à Bessans

un patrimoine et un enjeu



ETHNOLOGIE
ALPINE

Loin de disparaître, l'élevage, qui se diversifie notamment à travers de nouveaux modes de commercialisation, est aujourd'hui encore un enjeu crucial pour ce village. Sans remonter aux temps les plus lointains, durant la première moitié du vingtième siècle, Bessans vit au rythme de la petite exploitation de montagne, comme en témoignent l'étude et les photographies de l'ethnologue Eugénie Goldstern¹. Celle-ci en a saisi, peu avant la première guerre mondiale, les principales dimensions patrimoniales: l'habitat, l'organisation de l'espace agropastoral, les modes de culture et d'élevage et, enfin, une part plus immatérielle que l'on qualifierait aujourd'hui de mentalités. L'ethnologue avait relevé la spécificité de ce village d'altitude fonctionnant suivant deux saisons inégales: quatre mois d'été et huit mois de mauvaise saison. L'organisation de l'activité agro-pastorale est totalement dépendante de cette contrainte.

L'habitat en est le premier témoin, notamment à travers la cohabitation, en hiver, des hommes et des bêtes dans le même espace de vie, l'étable, qui en est en quelque sorte l'emblème. Pour les mêmes raisons, jusqu'aux années 1930, dans le village comme dans les écarts, Le Villaron, La Goulaz, Avérole, les bâtiments sont très regroupés, voire intriqués les uns avec les autres. La longue saison d'hiver ne permettant de garder sous un même toit que quelques bovins, la pratique de l'hiverne s'est développée: des animaux sont acheminés par les cols vers l'Italie voisine où ils sont mis en pension. On voit ainsi comment habitat et espace pastoral sont liés. Les photographies de Paul Dufournet saisissent encore, avant la seconde guerre mondiale et un peu après, l'état presque inchangé de l'habitat villageois.

Si, comme nous l'avons indiqué dans le précédent numéro de *La rubrique des patrimoines de Savoie*, l'activité touristique liée au ski nordique est devenue la ressource principale pour le village de Bessans, l'agriculture et les pratiques d'élevage ont profondément marqué ce territoire et les mentalités des habitants.



[En haut] Vue vers l'amont de Bessans, avant la seconde guerre mondiale. Collection BJA.

[Ci-dessus] Le même secteur actuellement. Collection BJA.

La petite propriété familiale domine avec de minuscules parcelles de culture sur les pentes proches, des prés souvent morcelés pour le foin et le pacage des bêtes dans la "plaine", en début et fin de saison. Les éleveurs bénéficient de vastes alpages communaux gérés avec un grand soin par la communauté. Bien entendu, certains éleveurs un peu plus privilégiés détiennent également des alpages privés sur lesquels sont établis des chalets. Une particularité bessanaise s'est instituée au fil du temps : la propriété de chalets familiaux sur des alpages communaux. À travers cette rapide évocation, on conçoit aisément que l'attachement à la terre est très fort. La pratique quasi généralisée des migrations saisonnières (au cours du XIX^e siècle les hommes partent à la mauvaise saison occuper des emplois de cochers à Paris, puis ultérieurement de chauffeurs de taxi), même lorsqu'elle tend à devenir plus définitive, n'abolit pas ce lien à la terre, d'autant plus que les migrants ont continué à venir "faire les foins" à la belle saison, même

s'ils n'avaient plus la possibilité de continuer un élevage.

Quelques années encore après la seconde guerre mondiale, c'était un système total dans lequel tous les agriculteurs-éleveurs étaient impliqués : gestion des animaux (principalement des bovins, mais aussi des ovins et des caprins, sans oublier les mulets pour tous les transports), gestion des exploitations, tant au siège que dans les montagnes, gestion individuelle des terres et collective des alpages. Les exploitations se sont d'abord mécanisées pour faciliter le travail dans la "plaine", malgré l'extrême morcellement et la dispersion des parcelles.

Les montagnes de Bessans ont connu un bouleversement sans précédent : les vaches laitières ont cessé de monter dans les alpages et les éleveurs ont petit à petit cessé la fabrication de fromage et de beurre, sur place, dans les chalets.

Faire les foins à Bessans, naguère² et aujourd'hui

Le foin reste la base de l'alimentation des bêtes pendant la longue période qu'elles passent dans les étables. La fenaison et la conservation de la précieuse ressource ont toujours été, hier comme aujourd'hui, une question stratégique pour les éleveurs de Bessans. Autrefois le plateau, les pentes et une partie des alpages étaient fauchés. Le foin, stocké dans des granges intermédiaires encore visibles aujourd'hui dans les alpages, était descendu pendant l'hiver suivant. Les prés trop pentus, difficiles d'accès ont été petit à petit abandonnés en raison d'une mécanisation qui a privilégié un matériel standard, plus approprié aux surfaces relativement planes. L'étape intermédiaire de la motofaucheuse, dès les années 1950, avait permis de continuer à faucher dans la pente. Avec la généralisation de l'usage des tracteurs, ces parcelles difficiles n'ont plus été fauchées. Durant l'été 2019, j'ai pourtant été surpris de voir manœuvrer tracteurs et remorques pour le ramassage du foin sur les pentes de la vallée d'Avérole dans des conditions parfois très malaisées. Le foin reste encore un bien suffisamment précieux pour que beaucoup de propriétaires ne souhaitent pas se dessaisir de leurs prés de fauche.

Bessans, l'agro-pastoralisme des années Quatre-vingt

Les registres de la coopérative laitière de la commune, à laquelle la majorité des agriculteurs adhère dans les années 1980, permettent d'approcher la réalité de l'élevage dans ces années-là. Sur une trentaine de sociétaires actifs, certains ne possèdent que trois ou quatre vaches laitières, voire moins. Ils ont abandonné la production laitière en alpage et y maintiennent des élevages ovins, le pacage des génisses et des vaches tarées. En dehors des petits éleveurs qui disparaissent des registres au fil des années, on peut distinguer une dizaine d'exploitations déjà modernisées. Les bâtiments d'exploitation, non rénovés, se situent encore au centre du village. L'élevage est resté, dans ce village de Haute-Maurienne comme dans d'autres, une affaire de famille. À Bessans, les éleveurs restés sur place peuvent disposer des terres détenues par des membres de leur famille non-résidents, dans le cadre d'ententes la plupart du temps verbales.

Le début des années Quatre-vingt n'a pas été facile pour l'agriculture dans toute la Haute Maurienne. Les épizooties³, notamment la tuberculose, ont décimé certains troupeaux. La mise en pension des animaux en Italie, pendant l'hiver, qui soulageait certaines exploitations manquant de place et de foin, n'est plus possible, en raison de règlements européens...

Après ces turbulences, les éleveurs voient cependant leur production progresser. La taille des troupeaux augmente, notamment pour les quatre à cinq exploitations les plus importantes.

Le milieu des années quatre-vingt a été marqué, en Haute Maurienne, par une entrée de plain-pied, un peu tardive, dans le système Beaufort. Le système : c'est à la fois une assurance de débouchés stables dans le cadre de l'appellation d'origine contrôlée, c'est aussi un contrôle de la qualité de la fabrication, une aide technique et, finalement, une meilleure valorisation du lait.

Presque toutes les exploitations ont continué, pendant deux décennies encore, à élever des brebis, en particulier les *Thônes* et *Marthod*.



[En haut] Les foins, à l'ancienne. Collection BJA.

[Ci-dessus] Fauche des prés dans la plaine de Bessans. Collection BJA.

Naguère, cette race de brebis rustique produisait à la fois du lait et de la laine collectée par des filatures de la région. Les agneaux étaient élevés pour la viande. Des éleveurs lui sont restés attachés, aujourd'hui uniquement pour la production d'agneaux de boucherie. Les plus grosses exploitations gardent alors plusieurs centaines de brebis allaitantes (pas seulement des *Thônes* et *Marthod*) et les agneaux sont vendus en maigre pour la viande. Les brebis sont envoyées principalement vers les alpages communaux de Ribon et au fond de la vallée de la Lombarde.

Les années de modernisation

Des aménagements importants, réalisés à l'initiative de la collectivité locale, accélèrent la modernisation des exploitations. Le remembrement, achevé en 1994, a été une étape cruciale favorisant la mécanisation pour pratiquement toutes les exploitations. Peu après, la Commune crée une zone agricole à l'aval du village (1997).

En 2006, la coopérative laitière de Bessans cesse son activité. C'est une véritable institution qui disparaît : un lieu de sociabilité, un approvisionnement en produits locaux pour les habitants et les touristes. La coopérative de Val-Cenis, créée en 1966, est devenue Coopérative laitière de Haute-Maurienne Vanoise, basée à Lanslebourg. En 2008, une délicate opération de fusion est menée qui aboutit à l'accueil des exploitants de Bessans dans cette coopérative qui regroupe pratiquement toute la production de lait de vache sur le territoire. Dans le même temps, l'élevage ovin se trouve bouleversé par l'arrivée du loup dans les montagnes de Maurienne. Les attaques sporadiques, puis de plus en plus nombreuses, contraignent les éleveurs à des adaptations difficiles.

Ces dernières années, on peut encore dénombrer dix-sept éleveurs sur la commune de Bessans, dans des situations assez contrastées. D'abord des actifs agricoles à plein temps, ensuite des pluriactifs, éleveurs d'ovins principalement. C'est donc un paysage toujours hétérogène. La politique agricole commune et les mesures agro-environnementales qui lui sont liées ont sans doute permis le maintien d'exploitations de petite taille qui, sans cela, auraient disparu.

L'élevage à Bessans enjeu d'avenir ?

Dans ce tableau contrasté, il existe des signaux qui témoignent d'un désir de renouveler l'activité agricole sur la commune. La volonté de la Coopérative laitière de Haute-Maurienne Vanoise de s'inscrire dans le développement local est un premier signal. À côté du « système Beaufort », désormais bien ancré dans la vallée de Haute Maurienne, quelques initiatives s'ouvrent dans le sens de la diversification des activités agricoles et des circuits de vente directe. Certaines de ces initiatives restent encore fragiles, notamment parce que les circuits de transformation et de commercialisation des produits de l'élevage n'ont pas beaucoup évolué. La vente des animaux pour la viande, qu'il s'agisse de bovins ou d'ovins, passe, soit par des négociants traditionnels, soit par des acheteurs-transformateurs, ou encore par quelques particuliers. Bessans reste loin des centres de consommation.

Il fut un temps où, dans les alpages laitiers, les brebis *Thônes* et *Marthod* étaient traitées et leur lait mélangé au lait de vache pour fabriquer un *Bleu de Bessans*. Mais l'usage du lait de brebis n'était jamais allé plus loin. L'initiative prise par un couple



Coopérative laitière de Haute Maurienne Vanoise. Collection BJA.



Intérieur d'un chalet d'alpage, vallon du Ribon, vers 1939. Fonds Paul Dufournet, musée Savoisien.

À la baratte dans un chalet d'alpage, vallon du Ribon, vers 1939. Fonds Paul Dufournet, Musée Savoisien.

de Bessans de réintroduire l'élevage ovin laitier (brebis de race *Lacaune*) pour la fabrication et la vente directe de fromages et yaourts en boutique, au village, constitue une importante nouveauté. Des restaurateurs locaux intègrent ces productions à leurs menus.

Il y a d'autres pionniers de la vente directe à Bessans : une exploitation aujourd'hui organisée en GAEC (Groupement Agricole d'Exploitation en Commun), avec trois associés, a sans conteste innové dans ce domaine et poursuit dans cette voie. À certains égards, c'est une exploitation classique avec un troupeau d'une cinquantaine de vaches laitières et production de fromage Beaufort, mais avec l'ouverture de la piste du Vallon, en 2002, l'idée a germé de relancer la traite et la fabrication directement en alpage, pendant la belle saison. Le site est privilégié : il offre une centaine d'hectares de pâturages, dans un fond d'une vallée suspendue où les bêtes sont relativement faciles à surveiller entre 2200 et 2400 mètres d'altitude. Il bénéficie d'un chalet d'alpage. Un atelier de fabrication et une salle de traite y ont été réalisés en 2009-2010. Pendant toute la période d'alpage le lait est utilisé pour la fabrication d'un Beaufort d'alpage et, en saison d'hivernage, il est apporté à la coopérative de Haute Maurienne. Le chalet a été complètement remanié pour l'accueil des randonneurs dans la journée et pour la nuitée.

Toujours en vente directe, une boutique a été ouverte au centre de Bessans reprenant un peu les pratiques de l'ancienne fromagerie de Bessans. Elle propose, en plus du fromage de Beaufort d'alpage, des produits frais : yaourts et fromages de vache ainsi que quelques produits locaux. L'alpage du Vallon, situé sur le territoire du Parc national de la Vanoise, est suivi de près du point de vue de son impact sur l'environnement. Un plan de gestion a été signé avec le Parc en 2009.

L'élevage demeure, aujourd'hui encore, je l'ai signalé à plusieurs reprises, une pratique profondément ancrée dans la société bessanaise. La dimension familiale de l'activité reste encore très présente : tant pour la mise en commun de certains travaux que pour la transmission des exploitations, même si les conjointes d'exploitants exercent de plus en plus leur métier en dehors de la sphère agricole.

Réflexions sur la place de l'agriculture dans le village...

La mise en place du Plan Local d'Urbanisme a été l'occasion d'une réflexion globale sur le devenir de l'espace villageois. La zone d'activité agricole de Pré Carcagne, réalisée à partir de 1997, avait été conçue essentiellement dans une perspective de modernisation des exploitations, mais l'activité agricole, se trouvait ainsi mise à l'écart. Désormais, dans une approche patrimoniale, la nouvelle zone



Montée des vaches à l'alpage du Vallon.
Collection BJA.

d'activité agricole, située dans la Combe de Ribon, vise aussi à rapprocher tourisme et élevage. Deux exploitations, sur quatre emplacements prévus, vont s'y installer dans les mois qui viennent. L'un des projets est résolument tourné vers l'agrotourisme, avec différentes formes d'échanges entre les éleveurs et la population qui fréquente le domaine de ski nordique, puisque la zone est située à proximité des parcours. Ce projet, avec d'autres initiatives du même type, est susceptible d'amorcer une réflexion qui associe enjeux de développement et patrimoine: à travers une agriculture qui trouve sa place dans le village et un tourisme plus attentif à la vie locale.

François Portet
avec le concours de Bessans Jadis et Aujourd'hui

Remerciements...

à mes nombreux intermédiaires qui à Bessans m'ont ouvert des portes et les éleveurs qui ont accepté de répondre à mes questions,
à Valentin Vincendet et André Charrier qui m'ont accompagné de façon sensible dans les visites d'alpage et ouvert le livre des familles d'agriculteurs installées de longue date sur ce territoire,
à Denise Mélot pour son récit de l'histoire de la coopérative de Bessans,
à Magali Durand qui m'a permis de faire connaissance avec le monde agricole bessanais,
à Annie Chazal pour le travail qu'elle a effectué sur la mémoire des alpages qui a été bien souvent mon viatique, aux éleveurs en activité qui ont bien voulu me donner de leur temps pour parler, souvent longuement et passionnément de leur exploitation et de leurs projets: Antoine Pautas, Emmanuelle Courtet, Grégory Personnaz, Sébastien Vincendet, Lucien Grosset, Michaël Fiandino, Bernard Tremignon, Séverine Termignon.
En Haute-Maurienne, Benoît Suiffet et, Albert Tourt m'ont apporté un éclairage précieux sur l'histoire et l'évolution de la filière élevage, et sur les conditions actuelles de production du Beaufort.

Bibliographie sélective

– Annie Chazal, *Mémoires d'alpages*, éditeur: Bessans Jadis et Aujourd'hui, 2006; *Toponymie de Bessans*, éd. Bessans Jadis et Aujourd'hui, 2012.
– Revue de Bessans Jadis et Aujourd'hui: n°15, *Autrefois, l'hiver*; n°37, *Propriétés et communaux à l'adret*; n°75, *L'alpage du Vallon aujourd'hui*; n°77, *La fromagerie de Bessans*; n°83, *Agriculture et élevage*.
– Marcel Jail, *Haute Maurienne, pays du diable?* éd. Allier, Grenoble, 1977.
– Bernard Poche, *Le Monde bessanais, société et représentation*, éd. du CNRS, 1999.
– Francis Traca, *La Mémoire du vieux village*, éd. la Fontaine de Siloé, 2000.



Les vaches à l'alpage du Ribon, vers 1939.
Fonds Paul Dufournet, Musée Savoisien.



Dans l'alpage du Ribon. Fonds Paul Dufournet, Musée Savoisien.

Notes

1. Eugénie Goldstern (1884-1942), *Ethnologue de l'arc alpin*, œuvres complètes traduites par Mireille Gansel, collection Le Monde Alpin et Rhodanien, éd. Musée Dauphinois, 2007.
2. L'association Bessans Jadis et Aujourd'hui a réalisé un film sur ce sujet, *Faux et usage de faux*, en 2011.
3. Épizootie: épidémie qui frappe les animaux. Certaines épizooties sont classées parmi les maladies légalement réputées contagieuses et donnent lieu à déclaration obligatoire.

À l'aval du village, la station d'épuration, ici en construction, et la zone agricole et artisanale.

Collection BJA.



atelier

« j'habite la montagne »

une pédagogie sur la bonne pente



**PAYS D'ART ET D'HISTOIRE
DES HAUTES VALLÉES
DE SAVOIE**

Le Pays d'art et d'histoire des Hautes vallées de Savoie appartient au réseau national des Villes et Pays d'Art et d'Histoire (VPAH). Animé par la Fondation Facim, il est porté par trois collectivités territoriales (Syndicat du Pays de Maurienne, Assemblée Pays de Tarentaise Vanoise et Communauté d'agglomération Arlysère) avec le soutien du Conseil départemental de la Savoie. La convention qui lie chaque porteur territorial du label avec le Ministère de la Culture prévoit dans son volet pédagogique la création d'espaces dédiés à l'accueil du jeune public. Mais le PAH savoyard étant trop vaste pour envisager d'en implanter sur tout le territoire, la Fondation Facim a privilégié la conception d'outils pédagogiques portatifs. Ce ne sont donc pas les élèves qui viennent aux ateliers mais les mallettes pédagogiques que les guides-conférenciers présentent dans les écoles.

L'outil *J'habite la montagne*, dont la conception a été coordonnée par Pascale Dubois, guide-conférencière de l'équipe, est le dernier en date. Il propose aux enfants de découvrir la vie rurale d'autrefois et de comprendre l'aménagement territorial d'une commune d'altitude, sans pour autant faire l'impasse sur les évolutions contemporaines.

L'outil se compose de deux modules indépendants mais complémentaires :

Le premier est une visite de village, si possible celui de l'école concernée, avec l'aide d'un livret-jeu à compléter. Ce document favorise une approche ludique de l'architecture vernaculaire et de son environnement montagnard, aussi bien en tenant compte de ses transformations actuelles. Cette visite offre aux enfants l'opportunité de s'approprier l'histoire de leur village et de son environnement.



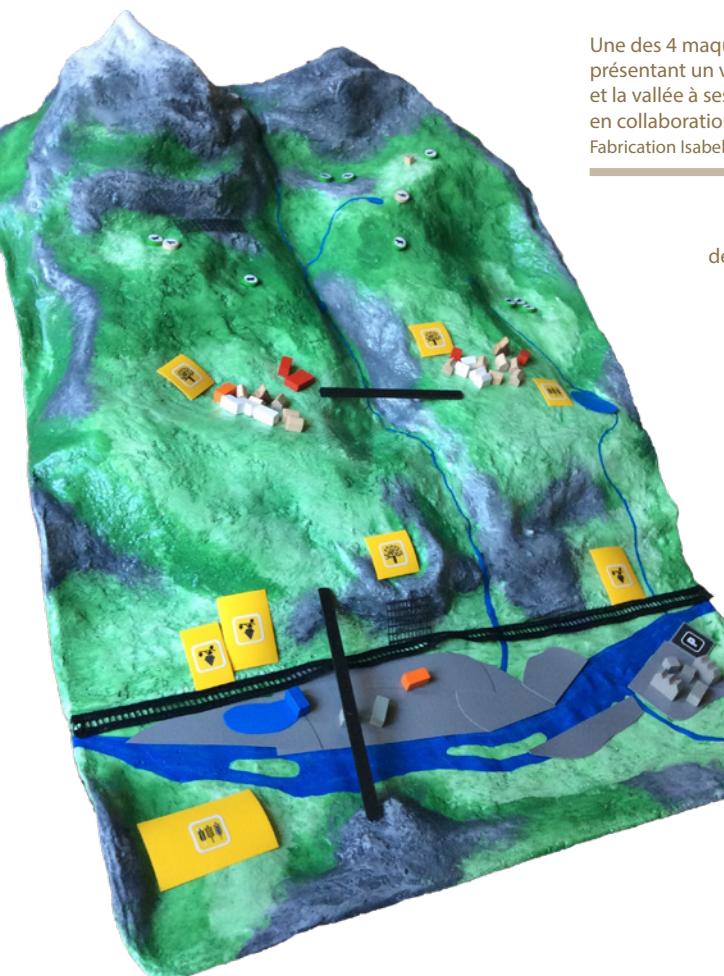
Livret-jeu qui accompagne la découverte du village et de son environnement.

Saint-Nicolas-la-Chapelle, Val d'Arly.



Hauteluce, Vallée du Beaufortain.





Une des 4 maquettes (identiques) présentant un versant de montagne et la vallée à ses pieds, conçues en collaboration avec le CAUE de la Savoie. Fabrication Isabelle Fournier et Christelle Borot.

Pour une approche ludique de l'architecture vernaculaire: vadémécum de l'outil « J'habite la montagne » proposé aux enfants.



Le second est une série de maquettes pédagogiques destinées à animer les ateliers en classe. Elles ont été conçues et financées en collaboration avec le CAUE de la Savoie (Pauline Bosson) et fabriquées par deux artistes plasticiennes (Isabelle Fournier et Christelle Borot). Quatre lots comportant quatre maquettes chacun ont été fabriqués¹. Chaque maquette représente un versant de montagne avec la vallée à ses pieds. Les élèves doivent la compléter par de petits éléments symboliques à poser. Ils peuvent ainsi reconstituer le village ancien et son église au milieu des champs, des vergers et les vignes. En altitude, les chalets d'alpage sont disséminés dans les alpages parcourus par le bétail. Puis vient le tour des aménagements contemporains. Voies ferrées, routes et ponts desservent les nouveaux lotissements à l'abri des avalanches et chutes de pierre.

Des digues permettent d'installer des zones d'activités dans la plaine inondable. Autant d'occasions pour les élèves de confronter leurs points de vue et de se heurter aux réalités du relief.

L'exploitation de cet outil, perturbé par la crise sanitaire, a connu au printemps une forte demande de classes belges en séjour en Savoie et cherchant à découvrir le milieu montagnard. On souhaite le même engouement de la part des établissements scolaires des Hautes vallées de Savoie et de l'ensemble du département afin que les élèves s'approprient peu à peu l'histoire et l'évolution architecturale, urbaine et paysagère de nos villages de montagne.

Demandez la fiche technique de l'atelier disponible sur fondation-facim.fr

Aperçu des animations pédagogiques en classe.

Note

1. Le CAUE de la Savoie propose aussi l'utilisation d'un jeu de maquettes intitulé *J'habite la pente* pour ses actions de sensibilisation auprès des publics sur les thèmes de l'architecture et de l'urbanisme. www.cauesavoie.org

Robert Porret

Montrond, Vallée de la Maurienne.



Villargerel, Vallée de la Tarentaise.



Aliona Gloukhova

une approche sensible de l'œuvre photographique de Claude Batho à Héry-sur-Ugine

Claude Batho, 1965.



PAYS D'ART ET D'HISTOIRE DES HAUTES VALLÉES DE SAVOIE

Les *exercices de proximité* par Aliona Gloukhova, révèlent d'abord l'intensité des noirs et la douceur des gris qui saisit, l'impression d'assister à un instant figé, hors du temps. C'est ensuite le témoignage de vies passées par ici – à Héry sur Ugine –, la trace d'un lien de confiance qui a uni la photographe et son sujet. C'est enfin la rencontre de deux sensibilités. L'une, photographe, qui pose son regard doux sur ses modèles (paysages, personnes, objets) et leur restitue une présence incroyable. L'autre, écrivaine, qui dépose ses mots avec une infinie douceur, des mots subtils sur le travail de la première qu'elle découvre sans avoir pu jamais la rencontrer.



Claude Batho, 1981.

Claude Batho, 1967.

Finalement, c'est un ouvrage, *Visages et Paysages d'en haut*, qui naît d'un mélange d'une infinie délicatesse des images de Claude Batho et de la subtilité des mots choisis par Aliona Gloukhova. Cette dernière nous rappelle combien « Des temps divers se superposent – un visage en face, le développement de la pellicule, une photo dans une salle d'exposition », puis le temps de l'écriture et enfin de l'édition de cet ouvrage singulier.

Accueillie en résidence au Château des Allues à Saint-Pierre-d'Albigny par la Fondation Facim en 2020, Aliona avait gardé de son séjour en Savoie un attachement particulier pour la région, ses paysages, ses habitants. Cette affection la rapproche un peu plus encore de la photographe Claude Batho qui, séduite par ses habitants et les décors que le paysage lui offrait, passa pendant plus de vingt ans, ses étés à Héry-sur-Ugine, village au charme discret de la commune d'Ugine au cœur du Pays d'art et d'histoire des Hautes vallées de Savoie.

L'écriture délicate et la sensibilité à fleur de peau d'Aliona Gloukhova ont incité la Fondation Facim à lui confier l'écriture de textes pour accompagner la présentation des œuvres de Claude Batho dans l'ouvrage issu de sa collaboration avec la Ville d'Ugine.

Une très belle exposition au Centre d'art et de rencontres Curiox à Ugine avait mis à l'honneur les photographies de Claude Batho à l'automne dernier. Dans le silence de la salle d'exposition, la solitude et la fraîcheur des murs de cette ancienne église, Aliona Gloukhova s'est prêtée à ce qu'elle appelle des *exercices de proximité* : des conversations imaginaires avec la photographe ou de simples réflexions à soi-même, ou à d'autres...

1. Je la vois.
2. Je l'imagine être assise à côté, je me permets de la tutoyer.
3. Je découvre sa posture, son silence, ses mouvements – le moment où son regard se pose, est attiré, révèle un visage, une ombre, un arbre.
4. Quand se décide-t-elle à appuyer sur le bouton de son appareil photo ? Est-ce une décision, un élan, un mouvement imperceptible ? »



L'exposition Claude Batho au centre d'art et de rencontres Curiox à Ugine, automne 2021.

Certaines vues des photographies sont restées inchangées, on s'amuse à reconnaître tel sommet, telle grange ou un lointain parent. D'autres sont le témoignage du quotidien d'antan. « Ce sont des objets, des éléments que l'on ne regarde plus et qui retrouvent subitement leur intensité. J'ai oublié que l'on pouvait voir le monde ainsi. »

En entrant dans l'intimité du travail photographique de Claude Batho, en rencontrant ses proches, notamment sa fille et son mari, Aliona Gloukhova s'est imprégnée de la vision de la photographe et par ses *exercices de proximité* elle pose son regard sincère et bienveillant, y dépose des phrases sensibles. « Aujourd'hui la photographie que je découvre est un point de départ. Un torchon suspendu sur un fil. (...) La simplicité m'intrigue, j'enquête ». « Un tissu suspendu sur un fil, comme sont suspendus certains moments ». Aliona Gloukhova entre dans la poésie des images et se livre tout en délicatesse sur une relation imaginaire entre deux artistes.

« Claude Batho, n'est-ce pas ? »

Laurène Ermacore

Claude Batho, 1970.



notes de lecture



Archéologie glaciaire. Vestiges des cimes.

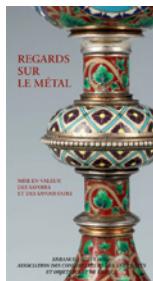
Collectif, éditions SilvanaEditoriale, 2022,
ISBN 9788836651337 – 20 €

Le Musée-Château d'Annecy propose jusqu'au 10 octobre 2022 une exposition intitulée : « Vestige des cimes. Archéologie glaciaire. » dont le thème est la découverte d'objets archéologiques à la (dé) faveur de la fonte des glaciers alpins provoquée par le réchauffement climatique. Ce dégel, pour dramatique qu'il soit, représente néanmoins une opportunité exceptionnelle pour découvrir des objets très anciens rendus par les glaces.

Chacun a été impressionné par Ötzi, ce corps momifié retrouvé dans les Alpes à la frontière entre l'Autriche et l'Italie, accompagné de ses vêtements et de ses armes et outils, presque intact, et vieux de quelque 5 300 ans ! Et bien, nous possédons un autre homme des glaces, plus près de nous, et vous pourrez faire sa connaissance grâce à ce catalogue. Schnidi, le chasseur du Néolithique, dont l'identité a été révélée grâce à la panoplie complète de chasseur retrouvée sur le site du Schniderjoch dans le massif des Alpes bernoises. Aucune trace du corps cependant !

Vous pourrez également découvrir l'exceptionnelle sculpture votive gallo-romaine du Colerin, retrouvée sur la commune de Bessans au pied du passage du Colerin à 3 200 m d'altitude, à laquelle un article est consacré dans ce numéro de *La rubrique*. Et bien d'autres histoires liées à ces découvertes... parfois émouvantes comme la découverte de ce corps féminin datée du XVII^e siècle. Que faisait cette femme sur ce glacier, dans quelles conditions est-elle morte ? Autant de questions auxquelles il est difficile de répondre...

Ce catalogue rassemble les contributions de spécialistes reconnus sur le climat, les glaciers, l'archéologie glaciaire dans les Alpes et présente un échantillon représentatif des découvertes d'objets archéologiques allant de la Préhistoire à l'ère industrielle : arcs et flèches, outils, équipement de voyage, chaussures, vêtements... qui révèlent un panorama de 8 000 ans d'histoire alpine. Découverts par hasard par les usagers de la montagne ou lors de recherches archéologiques, ils montrent à la fois l'empreinte humaine laissée dans ces zones à l'écart de la civilisation et la fragilité de ce milieu aujourd'hui menacé par le réchauffement climatique.



Regards sur le métal : mise en valeur des savoirs et des savoir-faire.

Sous la direction de *Brigitte Galbrun, Isabelle Darnas et Agnès Barruol*, Éditions Errance/Actes sud - Association des conservateurs des antiquités et objets d'art de France (ACAOAF), 2021.
ISBN 978-2-87772-974-1 – 25 €

Cet ouvrage est la transcription des Actes du colloque de l'Association des conservateurs des antiquités et objets d'art de France tenu à Saint-Pair-sur-Mer et Granville du 30 septembre au 2 octobre 2021. Il livre un état de lieux de la recherche sur les métaux, dont le récit sert de fil conducteur à l'essor des techniques, des arts et des sciences qui ont accompagné l'histoire des hommes...

De cette histoire commune rend compte le vocabulaire lié aux métaux. Abondant, il manifeste la richesse et la complexité des savoir-faire liés à la métallurgie.

Au travers de ses nombreuses communications, cet ouvrage offre un aperçu des techniques développées autour du travail des différents métaux : cuivre, fer, plomb, argent et or et les usages qui en découlent... sans oublier les possibilités accrues développées par l'alliage de certains de ces métaux offrant ainsi des objets aux potentialités amplifiées.

Il offre également une connaissance des techniques de conservation-restauration permettant de sauvegarder les objets métalliques et transmettre la mémoire du travail des hommes...

Du Moyen Âge au XX^e siècle, ces regards croisés entre conservateurs des antiquités et objets d'art, conservateurs des monuments historiques, chercheurs à l'Inventaire général et historiens de l'art nous livrent un champ d'exploration qui pourra fournir de base de réflexion sur la thématique du métal.



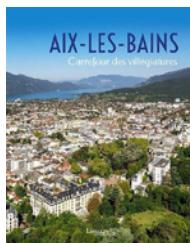
Les finances d'Amédée V de Savoie (1285-1308).

Christian Guilleré, Sylvain Macherat, Université Savoie Mont-Blanc, collection Castellania n° 3, 2022 – 25 €

La Maison de Savoie, dont les princes se succèdent sur près d'un millénaire, représente un modèle unique de constitution d'un territoire au gré des alliances diplo-

matiques et matrimoniales, des conquêtes, parfois de petits accommodements. Portée par le génie de quelques-uns de ses membres, leur fortune varie au gré des siècles pour évoluer du comté au royaume en passant par la case duché. Quel destin lié à leur rôle de *portiers des Alpes* !

Il est toujours passionnant de découvrir une page de cette longue histoire. En l'occurrence, il s'agit ici de découvrir l'œuvre administrative et politique remarquable du comte Amédée V (1285-1323) au travers de l'étude de précieuses sources archivistiques portant sur la transcription complète de quatre premiers rouleaux de comptes financiers sur parchemin datés des années 1297-1308. Cette publication est précédée par une introduction longuement développée par Christian Guilleré sur les sources de l'histoire financière des États de Savoie et la comptabilité centrale des années 1296-1310, à l'apogée du règne d'Amédée V, qui permet de saisir les tenants et aboutissants de la comptabilité domaniale, telle que les comtes de Savoie l'avaient instituée. Conseillers, juristes, châtelains, juges, greffiers, clerks aux comptes ont produit en effet pour les princes de Savoie, une masse considérable d'archives conservées dont la richesse est aujourd'hui exploitée sous l'impulsion de Christian Guilleré par les historiens médiévistes et leurs étudiants de l'Université de Savoie-Mont-Blanc avec le concours des Archives départementales de la Savoie. L'acquisition du château de Chambéry en 1295, avait signé la volonté d'Amédée V de développer un siège administratif résident où allait être conservé le « Trésor des chartes ». On en observe ici les prémises. Le comte de Savoie se donnait ainsi les moyens de sa politique guerrière et diplomatique pour poursuivre l'expansion de la principauté Deça et Delà-les-monts. Ces quatre rouleaux de parchemin aujourd'hui conservés au sein des Archives camérales des Archives d'État de Turin (Archivio di Stato di Torino) suite à des transferts d'archives en application du traité de paix franco-italien de 1947, illustrent la richesse exceptionnelle de ce fonds archivistique fruit d'une histoire politique commune entre la Savoie et le Piémont depuis les premiers comtes de Savoie.



Aix-les-Bains. Carrefour des villégiatures.

Textes : Joël Lagrange, Philippe Gras, Elsa Belle ; Photographies : Thierry Leroy, François Fouger, Michel Pérès et Franck Trabouillet, Philippe Gras, Éric Dessert ; Cartographie et dessins : André Céréza, éditions Lieux dits.
ISBN 978-2-493522-01-6 – 29 €



NOTES DE LECTURE

Cet ouvrage mêle habilement textes captivants et iconographie abondante pour notre plus grand bonheur de lecteur. Il nous permet de découvrir la riche et exceptionnelle histoire de cette cité, au départ gallo-romaine, née de la présence d'une source d'eau vertueuse, comme il en était l'usage pour l'établissement des cités dans l'Antiquité romaine.

La belle endormie se réveille au tout début du XIX^e siècle et renoue avec sa grandeur passée à la faveur de la redécouverte du thermalisme, mais aussi et surtout à l'essor de la villégiature, précurseur de notre tourisme moderne. Aix-les-Bains devient ainsi tout au long du XIX^e siècle le lieu à la mode où se pressent tous les grands (et un peu moins grands) de ce monde qui peuvent venir y profiter de ses eaux thermales, de ses paysages lacustres enchanteurs et d'une ville offrant des services de luxe à ses visiteurs.

À la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, l'essor du tourisme lié à la montagne favorise le développement d'infrastructures rendant accessible la montagne : train à crémaillère du Revard, toute première station de ski en Savoie...

Plus récemment, le lac, jadis magnifié par Lamartine, assoit sa position et devient à part entière le lieu autour duquel s'organise un nouveau tourisme balnéaire lié à la baignade, à la plaisance ou aux sports nautiques...

Cet ouvrage vous offrira une découverte passionnante d'Aix-les-Bains, cité thermale et touristique pionnière à la situation exceptionnelle au bord du lac du Bourget, le plus grand lac naturel de France, au patrimoine remarquable allant de l'Antiquité à la plus grande modernité.

Vinciane Gonnet-Néel

- Actualités réseau Entrelacs – musées et maisons thématiques de Savoie **3**
- Archéologie glaciaire **4 à 7**
- Archives départementales de la Savoie **8 & 9**
- Archives départementales de la Haute-Savoie **10 & 11**
- Archives municipales d'Annecy **12 & 13**
- Archéologie PITEM PaCe **14 à 17**
- Musée Savoisien – Archéologie & collections **18 à 21**
- Musée & expositions **22 & 23**
- Musée & expositions réseau Entrelacs – musées et maisons thématiques de Savoie **24 & 25**
- Patrimoine industriel **26 & 27**
- Ethnologie alpine **28 à 31**
- Pays d'art et d'Histoire des Hautes Vallées de Savoie **32 & 34**
- Livres **35**



LE DÉPARTEMENT



musée de
L'OURS
des cavernes